

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



**ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS**  
 Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
 Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
 LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.  
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

**BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT**  
 9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE  
 14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 683. — 14 Mai 1870

**DIRECTION ET ADMINISTRATION**  
 13, QUAI VOLTAIRE  
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Mai, par Charles Monselet. — Le Salon de 1870, par Olivier Merson. — Les paratonnerres, par Pierre Véron. — Les brigands de la Grèce, par Henry de Montaut. — Courrier

du Palais, par Petit-Jean. — Inauguration du musée de l'Alhambra. — M. Villemain. — M<sup>rs</sup> Devoucoux. — M. de Casal Ribeiro. — Le 8 mai 1870, par Camille Étievant. — Théâtres, par Charles Monselet. — La semaine littéraire, par Philippe Dauriac. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante.  
 GRAVURES : Le plébiscite, aspect de la place du Château-

d'Eau le soir du dépouillement du scrutin. — Salon de 1870. — *Le dernier jour de Corinthe*. — *Le mois de Mai*. — Evénements de Grèce : Massacre des voyageurs anglais et italiens. — M. Villemain. — M<sup>rs</sup> Devoucoux. — M. de Casal Ribeiro. — Inauguration du musée de l'Alhambra. — Paris : Le plébiscite. — Soirée du 8 mai. — Tableau de M. Van Mark.



PARIS. — Le plébiscite. — Aspect du Luxembourg dans la soirée du 8 mai; précautions prises pour assurer l'ordre.

## COURRIER DE PARIS

Sept millions deux cent mille *oui*, — un million six cent mille *non*, — c'est une affaire faite, et j'espère qu'on va nous laisser tranquille. Cela ne s'appelle pas vivre, c'est bouillir à petit feu, voter sur un volcan, piétiner dans un cercle étroit et grelotter de la fièvre plébiscitaire.

Plus de plaisirs, plus de sécurité, plus de nouvelles, plus de chronique possible! — *Oui* ou *non* partout.

Les théâtres étaient morts, les conversations étaient impossibles, les racontars ne trouvaient point d'écho, les étrangers, comme une volée d'oiseaux timides, allaient s'abattre sous les arbres de Bode où sur les places de Bruxelles. L'hôtel de la Paix était vide, l'hôtel du Louvre voyait ses chambres solitaires et sa grande salle à manger déserte, et la France entière était suspendue à ses urnes plébiscitaires.

Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions en temps d'agitation électorale? Tout est froid à côté de ces bouillonnements-là, et je ne sais point de qui cela fait les affaires, sinon des hôtes habituels des carrières d'Amérique, et des pâles voyous qui guettent les omnibus et qui crient *Vive la ligne!* quand les régiments passent; ce dont ils ne croient pas un mot.

Un livre nouveau, une pièce nouvelle, une œuvre d'art et d'imagination, passe absolument inaperçue; allez donc jouer votre petit air de flûte au milieu de ces orages-là! Il n'y a rien à faire. La sottise politique envahit tout et remet tout en question. Avez-vous remarqué comme tout va bien quand les Chambres sont fermées? Les affaires reprennent, les transactions sont pleines de confiance, l'étranger abonde, l'argent, qui est rond et fait pour rouler, accomplit ses destinées. Les Champs-Élysées, les estaminets-concerts, les théâtres, les bals, les villas des environs de Paris, les expositions, font salle comble, et personne ne songe à s'inquiéter des destinées du pays, qui ne vont jamais mieux que quand personne ne prétend les diriger à outrance.

Lisez donc un livre intéressant, regardez donc un tableau avec conscience, exécutez donc un opéra avec recueillement, écrivez donc une page d'histoire ou de fantaisie, concevez une affaire, une opération, engagez l'avenir à un degré quelconque, quand la France joue ainsi ses destinées à pile ou face, — je vous en défie bien. On dépense tant d'argent pour les journaux, qu'on regarde à dépenser trois francs pour le roman nouveau, on met la main sur ses obligations, on ferme sa bourse à double tour, on enfouit ses pièces de cinq francs dans son tiroir le plus secret; on vit au jour le jour, dans l'attente de la grande solution, et, la peur s'en mêlant, on voit se dresser le fantôme de la sociale qui s'abat sur la France.

Tant d'agitation, tant de fièvre n'auront profité qu'à ceux qui font de toute chose matière à pari, comme s'il s'agissait d'un cheval de course qui part et de la couleur d'une carte qu'il s'agit de retourner. On assure que le jeune duc de Hamilton a promis de payer deux louis par chaque voix donnée à l'Empereur au-dessous de six millions, à la condition qu'on lui donnerait à lui un louis par chaque voix au-dessus. L'excédant en sa faveur étant de un million deux cent mille *oui*, on lui devrait, à ce compte, vingt-sept millions de francs, ce qui viendrait améliorer un peu sa petite fortune.

La vérité vraie, c'est que le jeune duc et pair a gagné deux cent mille francs tout rond. On lui devait un louis par mille voix, et non par voix simple. — La différence n'est pas mince! Ce sont là des bruits qui viennent on ne sait d'où, et s'évanouissent on ne sait comment.

On prétend que la grâce accordée à Lathauwers, l'assassin de M<sup>me</sup> Lombard, a produit dans le public un déplorable effet. Ce qui nous en est revenu par les journaux n'est pas apte à modifier cette impression.

Vraiment les souverains ont fort à faire, et je le vois bien embarrassés. La nation tout entière est appelée à se prononcer par *oui* ou par *non* sur une réforme fondamentale, et le résultat peut mettre le pays en danger. L'instant est solennel ou jamais, et par une délicatesse qu'on doit comprendre, on ne veut point que l'échafaud se dresse dans des circonstances aussi graves. Aussi le jour où l'arrêt de mort est présenté à la signature, l'Empereur fait grâce de la peine capitale, la commuant en travaux forcés à perpétuité.

Et une rumeur s'élève, l'opinion publique s'émeut. Mais songez-y donc, quelle que soit l'infamie de celui qu'on livrerait au bourreau, quelle pénible impression pour le peuple de Paris, si pendant la période plébiscitaire on eût vu se dresser l'échafaud!

On ne peut contenter tout le monde et son père. Mais, cette fois, ratifiera-t-on la grâce qu'on va accorder à Bartomé, ce caissier du Comptoir d'escompte, qui avait détourné *trois millions* en deux années, après avoir été quarante ans de sa vie l'homme loyal par excellence, l'employé le plus assidu et le plus incorruptible?

Avec cette affaire de *l'Étendard*, où on a vu des hommes soustraire des sommes considérables pour le singulier plaisir d'entretenir un journal semi-officiel, l'affaire Bartomé et Dupré de la Maherie est une des plus inexplicables.

Il s'agissait, on se le rappelle, de la restauration du trône de Hongrie et de la fondation de revues de journaux, etc. Une femme fut l'intermédiaire entre celui qui profitait de ces soustractions et ce Barthomé qui les opérât; elle était jeune, belle, et même elle resta pure jusque dans cette séduction qu'elle exerçait sur le vieux caissier, qui, lui, vivait le plus modestement du monde, tout en dérobant des millions qui ne profitaient qu'à l'instigateur de ces détournements.

Il y a un mot qui fait frémir dans l'interrogatoire, et qui soulève un coin du voile qui cache l'âme humaine, en éveillant l'indulgence au cœur de ceux qui comptent avec les passions d'ici-bas.

Le juge demande à Bartomé comment il a pu succomber tant de fois aux mauvais conseils, revenir si souvent à de tels détournements partiels, quels moyens, quelles supercheries, quelles séductions enfin cette femme employait.

« Sa seule vue me fascinait, » répond le vieux caissier.

Il y a là tout un poème pour un Balzac. Cette femme, belle et pure, inconsciente pour ainsi dire de sa faute, qu'on pousse dans l'ombre, et qui n'a qu'à paraître pour triompher des scrupules d'un homme qui a été honnête soixante ans de sa vie, et pour faire taire la voix de cette conscience jusquelà inaltérable!

Le plébiscite de 1870, passé par profits et pertes, on va être tout à la peinture, et le Salon sera envahi.

Je n'ai pas compté et je ne sais pas la statistique officielle, mais il doit bien y avoir à l'Exposition trois bons kilomètres d'œuvres d'art au moins; c'est à guérir des arts libéraux pour le restant de ses jours, et, quelle que soit l'attraction qu'on se sent pour la peinture, on sort de là ahuri et dégoûté. Le mot n'est pas trop fort.

On éprouve une sorte de mal de mer qui persiste longtemps après avoir déserté les salles. Les Vénus, les Centaures, les portraits, les paysages, les Christ au tombeau, les Françoise de Rimini et les Sarah Bernhardt dansent des sarabandes dans la chambre noire du cerveau; c'est horrible. — On a un Canrobert dont on ne peut pas se défaire; un magistrat en robe d'hermine qui vous gêne horriblement; un charmeur d'oiseau, une Salomé, trois Vénités toutes nues, des vagues, des couchers de soleil, des indépendance de l'Amérique, des colonels de lanciers à cheval et des sièges de Corinthe qui se mêlent et se confondent dans le souvenir et dont les tons hurlent devant vous.

Quelle cacophonie, Manet et Cabanel, Zamacoïs et Corot, M<sup>me</sup> Henriette Brown et Gustave Courbet, les prunes de Rousseau et les poissons de Vollon,

M<sup>lle</sup> Jacquemard et la duchesse Colonna! Tout cela se heurte, se confond, se gêne et se complique. Un incendie rouge vif étouffe une toile grise et discrète; un portrait caressé de M. de Girardin s'oppose à la toile large et hardie d'un maître brosseur, et les tableaux les plus historiques coudoient les compositions les plus religieuses.

L'exhibition de cette année, son mode, ses conditions, sont le résultat, comme chacun le sait, des réformes accomplies par la création du nouveau ministère. Les tableaux sont plus nombreux, les toiles accrochées moins haut et réparties sur une plus grande surface. Si le résultat est meilleur, c'est aux artistes eux-mêmes, ou du moins à leurs élus qu'on le doit, comme on devra s'en prendre à eux si on trouve la disposition inférieure à celle des années précédentes.

\*  
\*\*

Ici, il ne s'agit pas de faire de la critique et de développer des théories d'art; j'imagine qu'un lecteur de Toulouse ou une lectrice de Nantes, ou de Blois, débarque à Paris, me rencontre, veut savoir mon avis sur le Salon, ou me demande mon bras pour le guider dans ce labyrinthe à l'huile, et je commence mon compte rendu en une colonne, à l'usage des gens du monde qui sont pressés.

D'abord, j'entends l'inévitable question: Le Salon est-il meilleur que l'an dernier?

Vous m'embarrassez très-fort; il faut parler honnêtement de ce qui est honnête, et ne pas imiter ces critiques par dessous la jambe qui vous traitent cavalièrement la peinture et les peintres, et jugent toute chose avec un sans-façon déplorable.

Les gens du monde ont aussi la triste manie — j'entends ceux qui n'aiment ni n'apprécient la peinture — de se planter devant une toile et de l'exécuter d'un trait cruel, sans penser aux efforts que l'œuvre a coûtés. Et, faut-il le dire? que de fois nous avons vu des élégantes ou des loustics, trop sûrs d'eux, se pâmer devant quelque banalité sans nom.

L'Exposition n'est ni meilleure ni pire que les autres années; les toiles sont plus nombreuses, par conséquent les mauvais tableaux, et surtout les tableaux inutiles, sont supérieurs en nombre. Quelques-uns de ces artistes aux œuvres desquels on court de suite, sûr d'y trouver un attrait, se sont résolus à ne pas exposer cette année, craignant sans doute les mesures nouvelles dont on ne connaissait pas bien les résultats. Tels sont les Meissonnier, les Fromentin, les Gérôme, les Willems, les Stevens. On éprouve aussi une sorte de déception à ne pas voir figurer au Salon ce fameux tableau de Fortuny, *la Signature du Contrat*, dont les journaux ont fait tant de bruit dans ces derniers temps, et que M<sup>me</sup> de Cassin a bel et bien payé soixante-dix mille francs.

Vous concevez que quand une toile est cotée, vendue, classée, accrochée sur le mur, il y aurait folie à venir la livrer au dépeçement féroce de la critique au piment rouge de ce temps-ci, et convier le public à ratifier le jugement de celui qui a vendu et de celui qui a payé.

Entendez-vous d'ici la foule s'écrier: — Ça, soixante-dix mille francs! je n'en donnerais pas soixante-dix francs.

C'est bête, mais c'est si commode de nier! Et c'est si tentant de se poser tout seul en aréopage et de venir dire d'un air entendu: « On trouve cela très-beau, moi je trouve que cela n'existe pas. »

Eh bien, les artistes arrivés, sûrs d'eux, certains du succès, ayant obtenu tous les honneurs auxquels ils pouvaient aspirer, n'ont plus qu'à perdre à ces exhibitions immenses; ils peuvent tout compromettre dans ces bazars de la peinture moderne, au milieu de ces clapotements de quatre mille cinq cents toiles dont les tons divers hurlent et se nuisent mutuellement.

La peinture veut plus de calme, plus de silence, plus de solitude, moins de reflets et moins de poussière: elle veut des âmes préparées à la sentir, à la comprendre et à l'aimer.

Un jeune homme inconnu hier, Regnaud, par exemple, fait le *Prim à cheval* et devient un peintre avec lequel on compte. Un maître, ou ce qui passe

aujourd'hui pour un maître, peut perdre en une année tout le bénéfice de vingt années de succès, ou, tout au moins, donner un coup d'épée dans l'eau et soutenir inutilement une difficile épreuve.

\*\*

Mais je m'égarer à causer et j'oublie le but pratique.

Vous verrez d'abord, comme toile à sensation, la *Salomé* de Regnauld, pièce curieuse, audacieuse, légèrement pervertie comme tendance d'art, mais pleine des qualités les plus heureuses. — Les deux études de Courbet, *la Vague*, un morceau de mer transporté sur la toile avec de beaux tons glauques et, malheureusement, des noirs très-regrettables qui alourdissent le tableau. — Une idylle antique de Corot, pleine de poésie, et une étude de Ville-d'Avray un peu lâchée. — *L'Éducation d'un prince*, un des succès du Salon, par Zamacoïs, un artiste de la colonie espagnole dont les traits d'esprit l'emportent sur le côté art du tableau et dont les intentions attireront toujours invinciblement le public. — *Le Gulliver* de M. Vibert, peinture métallique et sèche, toile pleine de qualités cependant, ingénieuse, fine, qui a le privilège de grouper autour d'elle tous les visiteurs de la salle où elle est exposée. — M. Cabanel a deux toiles, un portrait charmant de finesse, celui de la duchesse de Vallombrosa, la fille de la duchesse des Cars, et une *Françoise de Rimini*. — M. Manet a toujours le privilège d'attirer la foule par l'étrangeté de sa facture, mais on trouve généralement que la plaisanterie dure un peu longtemps. Nous savons, nous, quels sont les qualités et les défauts qu'il y a là, mais nous ne voulons point nous charger de faire ici un cours d'esthétique.

Il faut voir les Daubigny. — Worms avec son intérieur aragonais, — Heilbuth avec son *Bord de l'eau*, — Merino avec sa vengeance du mari, — Robert Fleury avec son *Siège de Corinthe* dont nous publions la gravure, — Giraud avec son *Charmeur d'oiseaux*, — Carolus Duran avec son portrait étonnant de relief, mais par cela même un peu commun, de M<sup>me</sup> Feydeau, — Levis Brown avec ses *Relais de chiens*, fins comme des Bonnington, — et il faut constater que M<sup>lle</sup> Jacquemart, qui s'était fait une si rapide réputation avec son Duruy et son Benoit-Champy de l'an dernier, a perdu un peu de terrain avec le *portrait du maréchal Canrobert*. Disons cependant que le public ne peut pas généralement comprendre pourquoi ce portrait est inférieur aux autres, puisque dès qu'un portrait est ressemblant (et celui-là est frappant), l'artiste a, selon lui, rempli le but. Mais la touche est moins franche, le visage est blaireauté, les modelés sont mous; en un mot, le portrait est *ronde*. Il n'en reste pas moins là, bien entendu, une œuvre des plus intéressantes, ce n'est qu'une question de nuance.

Voilà toujours de quoi occuper une journée; ce sont les succès qui sautent aux yeux, les autres s'établiront par l'étude du Salon; il ne manque pas d'œuvres de talent, et l'actualité nous presse. Olivier Merson vous dira le reste.

\*\*

Quel grand maître que le cruel exil!

Le duc d'Aumale se voue à l'histoire de la maison de Condé; le comte de Paris donne son volume sur les *Treades-Union*; le comte d'Eu commande en chef l'armée du Brésil et défait Lopez; le duc de Chartres a pris du service et suivi de près la terrible guerre de la sécession; le duc de Penthièvre et le duc d'Alençon, dans un énorme voyage qui fait l'étonnement de ceux qui suivent les récits du si jeune et déjà fameux comte de Beauvoir, ont vu, presque adolescents encore, les deux hémisphères. Voici le prince de Joinville qui, pour sa part de labeur intelligent, ajoute un chapitre aux fastes de la marine française, et publie deux volumes qui vont être dans la main de tous les officiers de la flotte.

Les morceaux contenus dans ces volumes ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*; tous ont été publiés sous des pseudonymes rendus nécessaires par l'interdit sous lequel était placé tout ce qui

émanait des princes d'Orléans. Les circonstances ayant fait disparaître cet interdit, l'éditeur a reproduit les divers morceaux avec le nom de leur véritable auteur.

L'ouvrage du prince de Joinville est admirablement fait pour entretenir, dans le cœur du soldat et du marin, l'abnégation, le respect du drapeau, le dévouement fort et silencieux qui sont l'âme du noble métier qu'ils exercent; c'est l'histoire de la formation de l'escadre que la France entretient depuis plusieurs années dans la Méditerranée.

Voici une belle page détachée de ce volume et qu'on nous saura gré de reproduire; c'est dramatique et c'est grand de style, on sent l'émotion de la chose vue, de la crise traversée.

« La rencontre de ces redoutables crises de la nature est, pour le marin, plus qu'un jour de combat. Il n'y a point là pour lui l'odeur de la poudre ni l'enivrement de la gloire; il faut lutter de toute l'énergie de l'âme et du corps contre un danger certain, sans cesse menaçant, et se multipliant sous mille formes. Les voiles sont emportées, les mâts brisés, le navire échappe à la volonté qui le gouverne, et, battu à coups redoublés par une mer furieuse, n'a plus de défense contre ses assauts. La charpente, écrasée sous le poids de l'artillerie, joue de toutepart, l'eau entre par chacun des joints du navire, la lutte semble désespérée, et elle n'en est que plus active. Combien de temps pourra-t-on encore résister? Personne ne le sait; peut-être dans un moment tout sera-t-il fini: chaque instant qui s'écoule ôte une chance de salut. Les forces humaines sont à bout, le courage leur survit encore; là éclate la puissance de la discipline, là est son triomphe. Voyez le capitaine debout à l'arrière de son navire, fortement attaché à la muraille; car l'irrésistible violence des mouvements ne permet à personne de se tenir debout sans aide. Voyez-le calme et serein, fier de sa responsabilité et de l'exemple qu'il doit donner à tous. Ou, avec l'aide de Dieu, il sauvera tous ces braves gens, dont la vie lui est confiée, où il mourra en faisant jusqu'au bout son devoir. »

\*\*

L'actualité a tout envahi, nous nous ferons pendre pour l'actualité. C'en est fait, rien ne nous émeut qui ne soit point actuel, et le renseignement est roi. Voici paraître aux vitrines des joailliers les bijoux plébiscitaires. Bagues, boutons de manchettes, épingles. On porte ses opinions en breloque et on les affiche au nœud de sa cravate.

Le oui domine, c'est clair, et le non pourrait faire le vide autour de l'opposant qui risquerait sa négation dans un salon conservateur. Avouez que c'est là une drôle d'idée, plus anglaise que française, et encore plus américaine qu'anglaise.

Où la politique va-t-elle donc se nicher? Elle empoisonne tant de choses déjà. Voyez-vous au pied d'une belle un conservateur bien épris qui s'aperçoit que l'objet de sa flamme est antidynastique et affranchit les limites du centre gauche!

Qu'on n'aille pas classer parmi les abstentionnistes tous ceux qui refuseront de porter leur vote à la boutonnière; car, avec une mode aussi indiscrète et si étrangement compromettante, l'abstention aurait évidemment la majorité.

\*\*

M. Villemain est mort; il fut, avec Sainte-Beuve et Cousin, le plus véritable homme de lettres de ce temps-ci. Grands esprits, grands hommes de goût ceux-là, épris des choses de l'intelligence, et qui ont eu le bonheur de vivre dans une époque où, malgré les soucis de la politique, on ne se détachait point de l'amour de la littérature.

M. Villemain avait quatre-vingts ans; il avait été ministre de l'instruction publique. Nous l'avons vu récemment à la réception de M. de Champagny, assis au bureau, à côté de M. de Sacy. Il venait d'être gravement malade, mais il avait voulu assister à cette séance. Quelle physionomie vive et maligne et quelle beauté dans cette laideur originale! Les yeux pétillaient, les cheveux, coupés en brosse, étaient hérissés, tout blancs; il s'agitait sur

son banc de chancelier, remuait la tête, la prenait dans ses deux mains, semblait dormir, mais se recueillait pour mieux écouter, et, tout d'un coup, laissait échapper un « Très-bien! » bref et rapide. En le voyant, où que ce fût, confondu dans la foule, on se disait: « Cet homme doit être quelqu'un. » Cette physionomie suait l'intelligence, l'esprit et la perspicacité.

C'était l'homme-académie, il avait eu tous les honneurs de sa profession, et cette distinction, suprême couronnement d'une carrière littéraire, il l'avait obtenue à vingt-neuf ans, au temps des Fontanes, des Biot, des Droz, des Daunou, des Châteaubriand. — Et nous nous sommes étonnés de voir M. Prévost-Paradol fait immortel à trente-sept ans!

C'est une génération qui s'en va. Ces hommes avaient un pied dans le dix-huitième siècle, un pied dans le nôtre, ils avaient la grande tradition; la France doit sentir tout le prix de ces pertes successives. Qui remplacera Sainte-Beuve, qui remplacera Villemain, qui mettrons-nous à la place de Berryer et de Lamartine?

\*\*

Paris est insatiable; il avait déjà des squares, des boulevards, des musées, des églises, le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg; il est la capitale du monde, il a Thérèse, la Schneider, le nez d'Hya-cinthe, les ahurissements de Léonce, les fureurs de Belleville, l'activité du comité d'Albuféra, et son bois de Boulogne, unique au monde, il lui faut encore pouvoir montrer aux étrangers un cirque romain, comme Nîmes, comme Vérone et comme la ville éternelle.

Vous savez qu'on a trouvé, rue Monge, — des arènes antiques enfouies sous le sol; on veut que ce souvenir archéologique soit une attraction de plus pour l'étranger, et on voulait se passer la fantaisie de dépenser plus d'un million pour le conserver.

La commission des monuments historiques fait la grimace en entendant le chiffre respectable que nous coûte cette illustration nouvelle, mais le conseil municipal ne marchandant point notre gloire, et s'offre à faire la moitié du sacrifice si l'État veut parfaire le reste de la somme. Les Thermes de Julien sont jaloux; ils étaient le plus antique de nos monuments: voici un théâtre antique sur qui pèse le poids de trois siècles d'oubli de plus.

*Dernières nouvelles.* — Le projet d'achat est rejeté, et on va exproprier ce souvenir historique.

\*\*

Il est toujours consolant pour l'humanité de voir les princes épouser des bergères. Cela fait honneur aux sentiments de l'animal qui s'appelle l'homme.

Constatons donc en passant que le prince de Sleswig-Holstein, — de retour des Indes, qui avait trouvé sa bibliothèque dans le plus grand désordre, et avait accepté les services d'une bibliothécaire du sexe auquel on doit M<sup>me</sup> Olympe Audouard, la conférencière qui n'est pas timide, a reconnu de telles qualités dans cette jeune savante, et un tel esprit de classification, qu'il s'est décidé à lui offrir sa main et sa couronne.

Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, qui depuis quelque temps devraient être un peu blasés sur ces alliances désintéressées et inattendues, ne les admettent cependant qu'avec certaine restriction; aussi, le prince a écrit au roi de M. de Bismark un poulet tout plein de sa flamme germanique, dans lequel il lui dit qu'il brûlait du désir d'aller où son cœur l'appelle, et qu'il est décidé à échanger sa couronne fermée de prince allemand contre la couronne à dix perles de comte de Boër, ce qui lui permettra de redevenir un simple citoyen titré, et de passer désormais ses jours dans la bibliothèque de son palais avec la bibliothécaire, M<sup>lle</sup> Carmeleta Eisenblatt, devenue sa comtesse, et d'y vivre avec elle dans la plus entière intimité.

Le roi accepte, la bibliothécaire aussi.

Toutes les Sleswigeoises qui ont coiffé sainte Catherine rêvent qu'elles font des catalogues chez un prince.

CHARLES YRIARTE.



EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — Salon de 1870. — *Le dernier jour de Corinthe.* — (Tableau de M. Tony Robert-Fleury.)



EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — Saison de 1876. — Le dernier jour de Corinthe. — (Tableau de M. Tony Robert-Fleury.)

## MAI

(COMPOSITION DE M. VAN' DARGENT)

On était au printemps, et, par une embellie,  
L'Aurore se levait, frissonnante et pâlie;  
Ses voiles teints de pourpre échappés à ses doigts  
Balançaient vaguement, comme une large écume,  
Les côtes d'Orient endormis dans la brume,  
Et jetaient cent lueurs aux tuiles des vieux toits.

Tout dans le fond du parc, sur le velours de l'herbe.  
Ils allaient à pas lents l'un sur l'autre appuyés,  
Elle, les yeux baissés; lui, le regard superbe,  
A travers la bruyère et les bleuets ployés.  
Archer resplendissant, un cor à sa ceinture  
Pendait, ivoire prêt aux appels éclatants;  
C'était le cor qui sonne : — Eveille-toi, nature  
Eveille-toi, soleil! éveille-toi, printemps!  
Mais elle, qui peindra sa candeur argentée,  
Son front baigné d'azur et l'or de ses cheveux?  
Enfants, d'où venez-vous? — De la grotte enchantée.  
Où vous dirigez-vous, enfants? — Aux pays bleus.  
Et, le long du chemin étroit et sinueux,  
Passait et repassait la blanche mousseline,  
Entre les arbrisseaux, entre les troncs noueux,  
Comme une jeune fée à l'œil qui la devine.  
Ces deux amants marchaient et se parlaient si bas,  
Que les lézards peureux ne s'en détournèrent pas.  
Aubépine et lilas saluaient leur passage;  
Branches de s'agiter; et, du haut du feuillage  
Où d'invisibles nids dérobaient leur séjour,  
Il leur tombait des chants de bonheur et d'amour!

Loué soit le crayon, trempé dans la lumière,  
Qui sut faire revivre en ce cadre engageant  
Le plus joli des mois, tout de grâce première;  
Bon artiste breton qu'on nomme Yan' Dargent!

CHARLES MONSELET.

## SALON DE 1870

## II

MM. Vibert, Zamacoïs, H. Leroux, Froment, Reynaud, Lebel, Chenu, Jacquand, Dargelas, Duverger, Van Elven, Compte-Calix, Biard, J. Duvaux, Viger, Manet, Van Marcke, T. Robert-Fleury.

Un artiste d'un talent agréable et sérieux à la fois; c'est M. Vibert. Il est vrai que celui-là a pris la peine de faire de solides études, y dépensant beaucoup d'application et de persévérance, au moyen de quoi il a su, d'abord, mettre ses qualités natives en sûreté, ensuite, augmenter considérablement ses ressources. Aussi, juste récompense de son travail, en sait-il assez aujourd'hui pour être à peu près certain de renouveler tous les ans son succès. Il peut s'avancer avec confiance vers l'accomplissement de sa pensée; il joue maintenant presque à coup sûr; chaque tableau est pour lui d'avance comme partie gagnée. Dieu merci! Tant gaspillent sans profit pour personne les dons heureux qu'ils ont reçus en naissant! tant se montrent seulement adroits à manier le subterfuge, à tromper au jeu du pinceau! tant se bornent à couvrir leur marchandise d'un procédé courant et commode, que le moins, assurément, est de savoir gré à ceux qui veulent bien se résigner à apprendre à fond leur état, et qui se gardent de croire qu'avec un peu de dispositions naturelles, la main et l'esprit doivent suffire à tout.

M. Vibert a donc exposé deux tableaux. Ce qu'on voit dans celui qu'il intitule *l'Importun*, je vais le dire en deux mots. Une jeune dame et un jeune homme de qualité, de nouveaux époux, je gage, déjeunaient en tête-à-tête, tout en devisant, quand un ecclésiastique entre la démarche humble, — que je ne l'oublie pas, la scène se passe en Espagne, d'Olivarès *regnante*, — et voilà un doux entretien bien désagréablement interrompu. Mais cela est délicieux. La physionomie du cavalier semblera peut-être insignifiante, et un supplément d'éclat dans les tons du tapis smyrniate étendu sous les pieds des personnages n'eût rien gâté, je pense. Qu'importe? la dame est charmante dans son corsage blanc agré-

menté de rose, et le fâcheux, avec son attitude basse, son sourire de marouffe et son œil de Tartuffe, me paraît une vraie trouvaille.

Je veux louer, en outre, le dessin des figures, la fermeté des attaches, la rare précision des mains, et aussi le moelleux des étoffes, le confortable de l'intérieur, le fini intelligent des détails, car tout sur cette aimable toile, personnes et choses, est également peint à souhait.

Cependant la pièce capitale de M. Vibert, cette année, est celle où le pauvre Gulliver, endormi sur l'herbe de Lilliput, ficelé comme un saucisson, est l'objet d'un étonnement indicible et d'observations à perte de vue de la part de savants, de lettrés, d'excellences, de seigneurs, d'*hurgos* et de *galbets*, accourus en compagnie d'une armée, de Belsaborac et de Mildondo. Inventif et fécond, l'artiste s'est donné le plaisir d'imaginer, pour la circonstance, une masse de bibelots et d'ustensiles fantastiques, de costumes chimériques, d'étoffes à surprises, d'armes bizarres, de casques terribles, de types curieux, le tout approchant du goût asiatique, et, ma foi, il en résulte un assemblage de contrastes parfaitement appropriés au sujet, tout à fait intéressants et corrects. Sans compter que les personnages font bien ce qu'ils font, qu'ils vont, viennent, causent, agissent, pullulent autour de l'homme-montagne avec la désinvolture la plus réjouissante du monde. Je trouve seulement le tableau un peu grand. Examiné de près, son ensemble échappe; à distance, au diable les détails, impossible d'en saisir aucun.

Naturellement cet *Importun* et ce *Gulliver* obtiennent auprès du visiteur un grand succès.

Celui du tableau de M. Zamacoïs, *l'Éducation d'un prince*, est non moins vif, non moins général. Au juger, monseigneur a bien deux ans. Or, sous les yeux de la cour, il s'en prend, le gentil bambin, à une armée digne de son courage et de son expérience, armée forte de cinquante petits soldats de bois environ, et, posté en face, à plat ventre, il en abat les files à coups d'oranges. Aussi, fantassins, cavaliers, artilleurs font la culbute; s'il en est qui tiennent encore debout, le dernier roulera bientôt comme les autres. Et courtisans d'admirer, et courtisans d'applaudir. J'ai vu souvent M. Zamacoïs donner dans la caricature; mais, cette fois, il n'est point sorti de la comédie; la scène est bien faite, bien composée, plaisante et exprimée d'une fort jolie manière.

Si M. Zamacoïs a su agrandir son horizon, en revanche, je ne vois pas que M. H. Leroux ait reculé les limites du sien, depuis le *Columbarium* d'il y a quatre ou cinq ans. Peu de dessin, peu de couleur, peu de peinture, point de caractère, nulle variété, tel est le bilan de la *Prière à la Fièvre* et de la *Vestale* de cette année. Également, M. Froment est en déroute; sans dureté, l'on peut dire que son panneau décoratif, *l'Amour captif*, n'est guère défendable. Lui aussi, M. Reynaud nous inquiète. Après d'heureux commencements, il s'est laissé choir dans une pratique facile et lâche. Il y a deux ans, cependant, il s'était montré avec ses qualités des premiers jours: la justesse et le rythme aisé du geste, l'ampleur de l'allure, et même, ayant ajouté à son bagage une solidité de pâte et d'accents qu'il avait jusqu'alors trop négligés. Aussi la confiance était revenue. Espoir si tôt déçu! Le voilà qui retombe dans ses erreurs, et s'il y persiste, Dieu l'en préserve, il sera le bourreau d'un talent dont les débuts ont été salués des plus vives sympathies, et que je ne demanderais pas mieux que d'applaudir encore. M. Reynaud a exposé deux cadres: la *Danse* et la *Fille aux oiseaux*.

*L'Italien dansant* et la *Marchande d'oranges*, de M. Lebel, sont d'un bon dessin, étudiés de près et peints avec conscience. Toutefois, si l'Italie brûle et calcine son monde, est-il possible qu'elle le couvre d'une telle poussière de charbon? Assurément non, et les ombres n'y sont point non plus impénétrables à l'œil nu. C'est le pays de la lumière, des vives clartés, et point des teintes sourdes, louches, opaques.

Je salue le charmant tableau de M. Chenu, intitulé: *les Trainards*. Des soldats sont attardés sur une route. Effet de neige. Le paysage couvert de son linceul blanc, les arbres dont les menues

branches tremblent sous le givre, le ciel uni et blafard, au fond les lignes indécises d'un horizon incertain s'estompant dans une brume triste et glacée, la silhouette des personnages, tout, jusqu'aux valeurs les plus fugitives de la coloration, est victorieusement observé et traduit. Mais voilà bien des effets de neige que M. Chenu nous donne. Est-ce que l'artiste n'aurait pas d'autre corde à son arc, d'autre trait dans son carquois?

Laissons en repos le *Christophe Colomb* si laborieusement fourbi par M. Jacquand; négligeons la *Défense du troupeau*, de M. Dargelas; *Vice et Misère*, et son pendant naturel, *Travail et Fortune*, par M. Duverger; la *Soirée vénitienne*, de M. Van Elven; *Pauvre amour*, de Compte-Calix; les combats maritimes de M. Biard; les compositions militaires de M. J. Duvaux, les scènes sentimentales léchées et pourléchées par M. Viger, et une centaine d'autres ouvrages de la même force, mais non moins innocents. Les personnes qui ne demandent point à la peinture d'être sincère et vraie se plaisent à examiner ces tableaux, je le conçois: ils offrent des épisodes faits précisément pour séduire certains regardants, qui vont de l'un à l'autre sans jamais se lasser. Mais à ceux qui recherchent dans l'art autre chose qu'une émotion digne de Berquin, l'ami des enfants, ou de Paul de Kock, l'oracle des conscrits, toutes ces toiles pesées ensemble paraissent si légères, que s'y arrêter, serait vraiment bien mal dépenser son temps. Qu'elles soient donc pour nous comme si elles n'avaient jamais été, et n'en parlons plus.

Nous publions dans le numéro de ce jour la gravure de l'un des deux tableaux exposés cette année par M. Van Marcke. Élève de Troyon, M. Van Marcke suit son maître à la piste; il s'arrête au milieu des mêmes champs, sous les mêmes ciels, dans les mêmes étables. Comme lui, il a le goût des riches aspérités de couleur, des clairs vifs et imprévus, des touches robustes et empâtées, et il sait profiter des ressources pittoresques qu'offrent les pelages variés des animaux. Quoi qu'il en soit, ses tableaux ne sauraient être confondus avec ceux du maître; ils sont d'un faire moins ample, moins gras, moins harmonieux, moins un. Cependant la nature y est toujours soigneusement observée; l'artiste remplit toujours son programme avec conscience et scrupule. Les *Charroyeurs de sable* ont certainement du mérite; tout considéré, c'est pourtant au *Troupeau de village* que je décerne la palme.

Il me resterait à parler du tableau de M. Tony Robert-Fleury, dont nous donnons également aujourd'hui la gravure, si les dernières limites de cet article n'étaient déjà atteintes. Mais ce n'est pas en quelques lignes qu'une composition aussi importante peut être examinée et jugée. Je remets donc ce soin à la prochaine semaine. J'espère que l'artiste et le lecteur voudront bien me faire crédit jusque-là.

OLIVIER MERSON.

## LES PARATONNERRES

PARATONNERRE. — Substantif masculin; tige de fer revêtue de métal à son extrémité, qu'on place sur le sommet d'une maison pour la préserver de la foudre.

Ainsi s'exprime le dictionnaire sur le compte de la découverte de Franklin. Mais, comme toujours, le dictionnaire est un mystificateur qui ne dit pas le quart de ce qu'il devrait dire.

Il s'agit vraiment bien de la tige de métal en question. Le paratonnerre joue dans la vie de tous les jours un rôle autrement important.

Le paratonnerre, il est partout, il revêt toutes les formes, il s'adapte à toutes les circonstances.

Paratonnerre par-ci, paratonnerre par-là.

\*

\*\*

Tenez, pour commencer, dites-moi, s'il vous plaît, ce que c'est que la philanthropie.

Un paratonnerre, parbleu, un paratonnerre, et pas autre chose.

Un jour, à force d'entendre geindre au-dessous d'eux, quelques-uns des favoris de la fortune s'avisèrent qu'après tout il ne fallait pas trop jouer avec le feu.

Avec les miettes de leur superflu, ils voulurent bien descendre à faire un peu de nécessaire pour les déshérités.

Mais, tenant à ce que le paratonnerre les protégât, ils eurent soin de le placer bien en vue.

Que de rapports à propos d'une pièce de cent sous généreusement répartie entre deux ou trois ménages! Quelle solennité dans les séances où ces messieurs se décernent à eux-mêmes tous les éloges et toutes les palmes!

Le tout afin qu'il soit dit *coram populo* :

— Voyez avec quelle louable ardeur on se dévoue à l'amélioration du sort des classes malheureuses!... Admirez la munificence, etc., etc.... Comment ensuite oseraient-ils se plaindre ceux pour qui on prononce de si suaves discours et pour qui on dresse des statistiques si éloqu岸tes...

Seulement vous savez, mes philanthropes, il ne faudra pas à la longue trop s'y fier... ça se rouille, les paratonnerres.

Changement à vue.

M. le docteur Z., que j'ai l'honneur de vous présenter. Un malin des malins, un finaud des finauds. Sinon l'inventeur, au moins le perfectionneur (pardon du néologisme) du paratonnerre médical.

Le docteur Z. est mandé chez un client.

Son premier souci est de poser son paratonnerre. Je m'explique :

Ceux qui y vont bonnement, consciencieusement, vous disent tout simplement :  
— C'est grave.

Ou :

— Cela ne sera rien.

Pas si sot, le docteur Z.!

Avec lui, ce sera toujours quelque chose.

— Mon Dieu, monsieur ou madame, fait-il, parlant à la personne des parents, vous comprenez... il peut toujours surgir des complications... et alors...

Il peut surgir des complications!... Paratonnerre à deux fins.

Si le malade guérit, quelle science!

Si le malade meurt, quelle prescience!

Car enfin il l'avait dit net... Il peut surgir des complications... Il ne nous a pas pris en traître... Le pouvoir de la médecine a des bornes... Quand on fait ce qu'on peut...

Le docteur Z. perdrait quelques malades sur cent, qu'il est assuré contre toute funeste conséquence. Il a son paratonnerre.

Demandez aux femmes si le *paratonnerisme* n'est pas une des plus belles découvertes des temps modernes.

M<sup>me</sup> A... (une exception à la règle qui est la fidélité) M<sup>me</sup> A... ne respecte pas le contrat avec toute la rigueur désirable.

Voilà des éraflures qui sentent la pointe du canif.

Bref, on parle d'un certain vicomte de R...

— Mais le vicomte ne vient jamais chez elle... Vous vous trompez sans doute, vous voulez dire le baron de C..., un assidu.

— Pardon, vous vous trompez vous-même... Le baron, c'est le paratonnerre.

— Comment cela?

— Ses visites si répétées sont la sauvegarde de M<sup>me</sup> A... Si jamais son mari s'avisait de songer à jouer les Othello en habit noir, ce serait au détriment du baron. Il l'épierait, le surveillerait, et, après s'être convaincu qu'il n'y a rien (car il n'y aura jamais rien de ce côté), il demanderait humblement pardon de ses soupçons injustes... sans se douter que le vicomte...

Ces paratonnerres-là n'ont jamais manqué leur effet.

Nous avons encore le paratonnerre financier, une des plus jolies variétés de l'espèce.

La scène représente une réunion d'actionnaires. Le gérant a la parole.

— Messieurs,

Aux termes de notre règlement, le conseil de surveillance doit être composé des trois plus forts actionnaires de la Société. J'invite, en conséquence, le vidame de Ruffec, le chevalier de Pretorsy et sir Johnson esquire à accepter ces fonctions, qui sont la sauvegarde de toute sécurité et de toute loyauté...

(Applaudissements prolongés.)

On envoie le lendemain le compte rendu de la séance aux journaux.

Seulement (farceurs!) le vidame, le chevalier et l'esquire sont les hommes de paille du gérant qui, un de ces matins, *Bruxellisera* à toute vitesse.

Nota. Les paratonnerres financiers ont pour spécialité d'attirer la foudre.

\*\*

Et les paratonnerres de la légalité!

Comme ils sont exploités habilement par une série d'expériences de la vie privée.

Ils savent vous garder en réserve le saint paragraphe du code qui doit les préserver de l'incarcération et de toutes ses conséquences.

— Mais la loi défend les loteries... En son nom, je vous somme...

— Pardon, voici mon paratonnerre. Les paris ayant pour objet les courses de chevaux sont autorisés... Donc, j'ai le droit de continuer à ruiner les gens.

— Mais la loi défend de soigner sans diplôme.

— Pardon, voici mon paratonnerre... Je ne fais pas payer mes consultations... je distribue des herbes... on me donne ce qu'on veut... Le somnambulisme est par dessus le marché...

— Mais...

Et ainsi de suite.

Ça leur est bien égal que l'indignation publique tonne. Ils sont à l'abri.

\*\*

— Monsieur, je vous salue.

— Serviteur.

— Veuillez me donner 50 mètres de cette étoffe affichée 70 centimes.

— Désolé... il ne nous en reste plus que 3 mètres 50...

— Cependant...

— Nous n'y pouvons rien...

L'étoffe affichée 70 centimes vaut 3 francs. Très-bien d'amorcer le badaud. Seulement il n'en reste jamais.

Paratonnerre commercial.

La vente des indulgences, paratonnerre religieux... et lucratif.

La claque, paratonnerre théâtral!

\*\*

Deux tambours de la garde nationale sur la piste d'une recrue, gravissent un escalier.

Ils vont sonner.

Soudain ils s'arrêtent stupéfaits.

Sur la porte on lit ces mots, garnissant une magnifique plaque de tôle dorée :

MADAME DURAND

garde-malade.

Les tambours redescendent, croyant s'être trompés et ne se doutant pas que l'écusson est une variété de paratonnerre imaginée par un ennemi des factions... trop prolongées.

\*\*

— Monsieur, nous sommes envoyés par M. E..., qui a reçu un soufflet de vous...

— Il suffit, je suis à ses ordres.

— Pardon, mais M. E...

— Qu'il choisisse les armes... Mes témoins...

— Monsieur C..., si vous déclariez regretter un mouvement de vivacité.

— Je n'ai rien à...

— Eh bien! monsieur, lui n'hésite pas à le dé-

plorer, et, en conséquence, vous prie de considérer cette scène comme non avenue.

— Ah!...

Quand je vous disais que le dictionnaire radote, et que tous les paratonnerres ne sont pas pointus.

PIERRE VÉRON.

## LES BRIGANDS DE LA GRÈCE

Nous revenons aujourd'hui avec de nouveaux détails sur notre dernier article et nous le complétons par des croquis qui nous ont été envoyés d'Athènes et par les quelques notes ci-jointes :

Le lieu où les infortunés touristes ont trouvé la mort n'est pas éloigné de l'ancien temple de Némésis à Rhamnoute sur lequel se trouve de précieux détails dans l'excellent ouvrage de M. Phocion Roques sur la topographie d'Athènes. — Il semble que les furies antiques aient poussé les brigands à accomplir leur acte féroce! Voici, du reste, l'épilogue du drame :

Les bandits se voyant près d'être cernés par les troupes qui tentaient de former un cordon autour d'Oropos, où ils s'étaient réfugiés, prirent une direction qui les rapprochait de Négrepont, d'où ils pouvaient gagner plus aisément la frontière turque.

L'éveil leur avait été donné par l'apparition dans la baie de Marathon d'un bateau à vapeur de guerre qu'envoyait le gouvernement, pour concourir, s'il était possible, au sauvetage des prisonniers, et qui n'a, hélas, pu rapporter à Athènes que leurs cadavres!

Les soldats les poursuivirent sans pouvoir arriver à un engagement avec eux à cause de la distance, et aussi parce que les bandits avaient pris à leur suite des villageois inoffensifs et quelques bergers, qu'ils exposaient, ainsi que les prisonniers, au feu de la troupe, se mettant ainsi à couvert derrière leurs victimes qu'ils entraînaient par force avec eux.

On entendait donc de rares coups de fusils, — la troupe n'osant pas riposter. — Cependant les villageois et les bergers parvinrent à échapper aux brigands; il ne restait plus que les malheureux captifs qui, accablés de fatigue, ne pouvaient plus suivre leurs bourreaux. — En approchant de Dilhis, où se trouve le canal de l'Eubée sur le bord de la mer, le comte Albert de Boyl et M. Herbert, puis peu après M. Lloyd et M. de Vyner, furent froidement tués par les brigands dont ils retardaient la retraite. — Exaspérés à la vue de ces massacres successifs les soldats firent enfin une décharge, et avec tant de précision qu'ils tuèrent l'un des chefs nommé Christos Arvanitis et sept autres de ses compagnons eurent le même sort. Le bandit Alexis Chimariotis (Epirote) a été fait prisonnier, d'autres ont été blessés. — Neuf seulement sur les vingt-deux brigands dont se composait la bande parvinrent à s'enfuir. — Mais ils sont activement poursuivis.

La mort des infortunés captifs est certainement un malheur immense, mais leur délivrance n'était pas possible: on avait affaire à des brigands de la pire espèce, envers lesquels l'énergie avait seule des chances de succès, et on doit hautement louer le jeune roi de celle qu'il a déployée dans cette triste circonstance. — Quelles qu'aient été les recommandations faites aux soldats de faire tout au monde pour préserver la vie des captifs, on avait à lutter contre la férocité de scélérats qui avaient résolu d'avance leur massacre.

La nouvelle de cet odieux crime a consterné tout le monde à Athènes. — Les journaux ont paru entourés d'un filet noir en signe de deuil. — Le roi et la reine se sont abstenus d'assister aux fêtes d'usage à l'occasion de la cérémonie de la Pâque. — Le roi s'est empressé de faire une visite de condoléance aux ministres d'Angleterre et d'Italie. — Il a conduit lui-même le deuil, comme nous l'avons déjà dit, aux funérailles des victimes, et M<sup>me</sup> Lloyd a reçu des preuves de sa munificence et de ses regrets. Le comte Albert de Boyl était allié aux plus grandes familles du Piémont. — Sa mère a été gouvernante des princesses de la maison de Savoie, de la princesse Clotilde épouse du prince Napoléon, et de la reine de Portugal.

HENRY DE MONTAUT.



Le campement des brigands à Oropos. — Un convoi apporte les vivres et les objets réclamés par les prisonniers.



Camp de Marathon. — Attaque des touristes par la bande des brigands.



Lord Muncaster, pris par les brigands et échappé au massacre comme parlementaire.



MM. Lloyd et Herbert, sujets anglais, victimes des brigands.



Types de brigands. — Hickété (Victor), exécuté.



ATHÈNES. — Le roi de Grèce et les dignitaires assistent aux funérailles des victimes.

ÉVÈNEMENTS DE GRÈCE. — MASSACRE DES VOYAGEURS ANGLAIS ET ITALIENS. — (D'après les documents envoyés par notre correspondant M. Dartiguenave.)



Têtes des brigands exposées au pilori à Athènes.



Christo Arvaniti (exécuté). — Types de brigands.

## COURRIER DU PALAIS

Vous devez commencer à trouver qu'en voilà bien assez de l'affaire Teulat ! Il faut pourtant que vous attendiez à la semaine prochaine pour avoir la décision du tribunal. Je croyais pouvoir vous la faire connaître aujourd'hui et la faire précéder de l'analyse des conclusions de M. l'avocat impérial d'Herbelot ; mais, d'une part, on annonce un mémoire publié par les demandeurs qui rectifie les allégations les plus considérables et qui, s'il est publié, ne pourra l'être qu'après demain, en même temps que le jugement.

Trop tard pour moi, comme vous le voyez !

Pour aujourd'hui, sans avoir, bien entendu, l'intention de recommencer mon exposé, il faut que je vous dise encore un mot de la réplique de M<sup>e</sup> Dupont de Bussac :

M. le docteur Lassègue, avec une rare facilité d'élocution, avait soutenu que Teulat n'avait jamais été amoureux, et, en revanche, qu'il avait été fou — *aliéné persécuteur*. — Un nouveau synonyme d'amoureux.

Voilà une expression qu'il est bon de retenir si nous en croyons la réplique de M<sup>e</sup> Dupont de Bussac, que je ne puis pas suivre ligne par ligne, mais dont je puis reproduire ce court extrait :

« C'est donc un prétendu aliéné qui se trouvait en présence de M. Lassègue, et lui-même en donne la preuve, dans la deuxième raison qui lui fit, dit-il, conserver Teulat au dépôt pendant sept jours.

Il n'a pas craint de dire publiquement : Je suis l'inventeur d'un nouveau genre de folie, l'*aliéné persécuteur*. Ces cas d'aliénation mentale arrivent rarement à notre examen suivi ; il m'a semblé que Teulat était un cas curieux de cette maladie, et j'ai pris le temps de l'examiner.

C'est donc pour l'instruction personnelle de M. Lassègue que M. Teulat est resté pendant sept jours dans un cabanon de la préfecture, contre le texte formel de la loi de 1838.

Par ce séjour prolongé dans ce dépôt, ne devait-on pas fabriquer un fou !

Sans M. Lassègue, M. Mettetal n'eût osé faire arrêter M. Teulat. Il faut alors que l'aliéniste essaye de justifier ce qu'il appelle son jugement médical. Comme tous les aliénistes, il affirme que les bourgeois sont incompetents dans toutes les questions d'aliénation mentale ; car la vraie science des aliénistes n'est pas seulement de dire : « Cet homme est fou », quand le fait est évident à tous les yeux, mais de pronostiquer l'avenir et de dire : « Cet homme deviendra nécessairement fou... »

Et puis encore cette boutade :

« Mais, dites-vous, Teulat n'est à vos yeux qu'un aliéné persécuteur. Quand je vous demande ce que c'est qu'un aliéné persécuteur, vous me répondez que vous avez décrit ce genre d'aliénation dans un article du journal dont vous étiez le directeur. Je vous réponds que votre invention n'a pas fait fortune parmi vos confrères, parce qu'elle est sans cause dans la vraie science.

Un homme n'est pas persécuteur quand il lui plaît d'être persécuteur. S'il persécute, c'est toujours parce qu'il est poussé par une passion qui a son nom dans la science ; ainsi, un homme qui persécute une femme par amour ne s'appelle pas un aliéné persécuteur. Les vrais savants, ceux qui n'ont pas besoin de brevet d'invention, appellent ce fou un crotonane. Il en est de même de toutes les passions qui passent à l'état pathologique ; elles doivent leur nom au genre de folie.

Dans la science, vos aliénés *persécuteurs* vous sont donc restés votre propriété exclusive... »

Ce serait bien le moment de vous parler de M. de Puyparlier, qui a été déclaré excentrique, mais sain d'esprit et responsable de ses actes, par trois docteurs, puis déclaré fou par trois autres docteurs, et enfermé à Charenton. Il s'est adressé, pour être mis en liberté, au tribunal civil, s'appuyant sur les conclusions de deux docteurs qui reconnaissaient qu'il n'avait besoin que des soins affectueux de sa famille. Un dernier examen médical a constaté que Charenton était nécessaire. Le tribunal s'est déclaré

incompétent ; mais M. de Puyparlier, très-irrespectueusement pour la médecine aliéniste, a fait semblant de se diriger vers la chambre du Conseil pendant la délibération ; il a très-spirituellement trouvé un escalier qui l'a conduit dans la cour ; il a, avec beaucoup de prudence, pris une voiture de place qui l'a mené au chemin de fer, d'où sa folie a su le guider jusqu'en Angleterre.

Il n'a plus qu'un mauvais tour à jouer aux aliénistes, c'est de se conduire très-raisonnablement de l'autre côté de la Manche.

Pendant que je consacrais, bien malgré moi, trois courriers à la folie raisonnable, à l'aliénation persécutive et à la manie aliéniste, il se passait bien des choses qu'il faut que je résume aujourd'hui : d'abord la cour impériale a statué sur l'appel formé par les directeurs et administrateurs de la Compagnie immobilière contre le jugement prononcé par le tribunal de commerce. La cour, comme le tribunal, a pensé que dans cette affaire il était impossible, à tous les points de vue, de prétendre que ce fussent les lap... non ! les actionnaires qui eussent commencé, et elle a bel et bien alloué à ceux-ci des dommages-intérêts.

L'arrêt réparateur divise les actionnaires demandeurs en deux catégories, et il repousse l'action de ceux qui peuvent être considérés comme associés, étant entrés dans la Société avant l'assemblée générale de mai 1864, dans laquelle le public a été induit à souscrire des actions par de faux rapports, par des bilans inexacts et par la distribution de dividendes ne répondant pas aux bénéfices acquis. Quant à ces derniers infortunés, dont la souscription ne remonte pas plus haut que 1864, restant néanmoins antérieure à l'assemblée générale de 1867, qui a rendu notoire le mauvais état des affaires de la Compagnie, la cour a trouvé bon qu'ils fussent indemnisés.

Indemnisés comment ? Première difficulté. Depuis que l'on cherche à s'y reconnaître dans cet énorme gâchis, l'actif, ce qui reste du capital, a été fixé successivement à 37 millions, puis à 39 millions, puis à 413 millions ; il était bien difficile à la cour d'évaluer cet actif, même en prenant une moyenne, et elle s'est arrêtée au seul mode équitable, en ordonnant le remboursement du prix d'achat des actions constaté par des bordereaux réguliers.

Cet arrêt, rendu sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Dupré-Lasale, a cependant exonéré de toute responsabilité tous les administrateurs mis en cause ; ils ont pu être négligents dans leur contrôle, inhabiles dans leur intervention, mais ils n'ont pris, dit l'arrêt, aucune part active aux manœuvres, et en cela ils se trouvent couverts par le comité d'exécution qui a fonctionné, composé de fait de MM. Emile Pereire, Isaac Pereire et Salvador, qui, aux termes de l'arrêt, ont tout connu, tout prévu, tout exécuté.

En vérité, ce n'est qu'avec une timidité extrême que j'ose aborder une cause quelconque, non pas que j'en manque, au moins, mais dans la crainte que je ne vous entende vous écrier : Nous savons cela ! Aussi, pour ne rien compromettre, je vais prendre la forme interrogative :

Savez-vous qu'un nouveau scélérat a eu l'idée d'exploiter l'assassinat en wagon ? Bayon, un repris de justice de 24 ans, a pénétré, au milieu de la nuit, dans un compartiment de 1<sup>re</sup> classe où dormait seul M. Lubanski, caissier d'une administration importante. Il l'a criblé de coups de couteau, et il a jeté sur la voie le corps de sa victime qu'on a retrouvé hideusement mutilé.

Eh bien, lui aussi a essayé de l'excuse à la mode, il a dit aux jurés : c'est le... voyageur qui a commencé ! Mais les jurés de la Drôme n'en ont pas moins rapporté un verdict sans atténuation.

Savez-vous qu'une caravane composée de trente marchands tunisiens a été *razziée*. Voilà un mot qui aurait bien dû ne pas devenir français ! Sur les trente voyageurs, vingt-cinq ont été tués, l'argent, les marchandises ont été pillés ! Cela s'est passé dans le cercle de Tébessa en Afrique, et le conseil de guerre de Constantine avait à juger les caïds qui ont conduit leurs goums à l'assassinat et au pillage, et le chef de bataillon Seriziat, chef du bureau arabe et commandant supérieur du cercle, sur qui ils rejetaient la responsabilité de cet acte

de brigandage. « Nous sommes sous ses ordres, ont-ils dit, nous devons faire ce qu'il nous a commandé. »

Il faudrait beaucoup plus de temps et surtout beaucoup plus d'espace que je n'en ai aujourd'hui pour suivre dans leurs détails étranges les débats de ce procès qui rappelle la fameuse affaire Doineau. Le conseil a prononcé l'acquiescement de tous les accusés ; mais les correspondances nous font prévoir que l'affaire est loin d'être finie.

PETIT-JEAN.

## INAUGURATION DU MUSÉE D'ANTIQUITÉS

FONDÉ DANS L'ALHAMBRA

Utiliser les vieux monuments, afin de faire de leur conservation un devoir national, telle doit être la préoccupation des gouvernements intelligents.

C'est ce qu'a compris M. le ministre de l'instruction publique d'Espagne qui, en convertissant l'Alhambra de Grenade en un musée d'antiquités, conservera au peuple espagnol le plus célèbre et le plus merveilleux spécimen de l'architecture mauresque.

Le banquet d'inauguration, présidé par Son Excellence, a eu lieu dans une des salles du palais des Émirs.

Si les prédécesseurs du ministre actuel avaient pensé comme lui, et s'ils avaient eu au même degré le respect de l'archéologie nationale, l'Alhambra n'aurait pas été livré depuis trois siècles et plus au vandalisme de l'ignorance.

Les dévastations de l'antique acropole des rois maures remontent au temps d'Isabelle la Catholique. Le fanatisme des moines commença par effacer et détruire presque toutes les inscriptions arabes. Après eux, Charles-Quint jeta bas une partie de l'Alhambra pour installer sur ses ruines le lourd palais qui porte son nom, et qui est resté inachevé. Jusqu'au dix-septième siècle, l'histoire reste muette sur les déprédations commises dans ce merveilleux édifice. A cette époque, les chroniqueurs nous le représentent comme le refuge des débiteurs insolubles, des déserteurs, des voleurs. Il est facile de juger du respect de ces gens-là pour les richesses archéologiques.

Les gouverneurs, chargés plus tard de la surveillance du palais mauresque, furent les premiers à le piller. Saveria, pour payer les frais d'une course de taureaux, vendit les précieuses faïences décoratives, les *azulejos*, dont il ne reste que de rares échantillons.

Ce barbare le débitait à raison de quelques réaux pour chaque charge d'âne.

Don Luis Bucarelli, autre gouverneur tout aussi peu scrupuleux, trafiqua des armures de l'*Armeria*, ainsi que de la balustrade de la cour des Myrtes. Même en 1837, le fait est contemporain, les belles portes en bois sculpté de la salle des Abencerages furent déplacées pour boucher une brèche, et scélères aux trois quarts de leur hauteur. Ce qui resta fut brûlé comme du vieux bois mort.

Lorsque le gouverneur Montilla entra en fonctions, il constata qu'il ne restait que les murs du palais. Les dorures avaient été grattées, les serrures, les clous même avaient été emportés.

Naguère encore, l'Alhambra servait de baigne, et les galériens traînaient leur boulet et leurs guenilles dans la salle d'audience de l'émir Yousouf, et entassaient les morues salées qui leur servaient de nourriture dans les vastes appartements, dits de Lindaraja, la divine fille de Mahamete, alcade de Malaga, celle qui épousa le prince Nasr, frère de Yousouf.

Depuis quelque temps cependant, l'Espagne avait essayé une restauration de l'Alhambra, mais cette œuvre réparatrice resta de longues années bien timide et peu efficace. Ce n'est que récemment que l'architecte Raphaël Contreras a pris à cœur et exécuté en partie la résurrection archéologique de cet édifice unique au monde. Il reste encore beaucoup à faire, et on se rendra facilement compte de la difficulté du travail quand on se rappellera l'importance de l'entreprise.

L'Alhambra est, en effet, un immense édifice qui servait à la fois de forteresse et de palais aux émirs de Grenade. Ibne-al-Amar, l'homme rouge, en fut le fondateur vers le milieu du treizième siècle. You-souf I<sup>er</sup>, un de ses successeurs, en augmenta la splendeur et construisit la porte principale. Mohamed V fut aussi prodigue et y dépensa le plus pur du trésor maure.

Le royaume de Grenade était alors dans toute sa splendeur, et la ville, qui compte à peine soixante mille habitants, en comptait alors quatre cent vingt mille.

L'importance de l'Alhambra de Grenade était si considérable alors, que les stratégestes du temps le regardaient comme la forteresse la plus solide.

Ce palais-forteresse ne tomba au pouvoir des Espagnols qu'après 177 ans de domination arabe, et c'est Abdallah ou Boabdil qui, après un siège de neuf mois, la rendit, le 2 janvier 1492, à Ferdinand d'Aragon et à sa femme Isabelle de Castille.

Construit sur une haute colline qui s'élève à gauche du Darro, l'Alhambra n'est encore accessible que par la rue de *los Gomérés*. Pour y arriver aujourd'hui, on passe sous la porte de *las Granadas*, arc-de-triomphe construit sous Charles-Quint. On traverse le *bois de l'Alhambra*, immenses arceaux de verdure formés par les branches d'ormes séculaires, au milieu desquels se jouent et babillent, à travers les orangers, les ruines et les lauriers-roses, les ruisseaux, les sources et les eaux des fontaines. L'allée du bois située à gauche conduit à l'entrée de l'édifice, à la *puerta Judicaria*, la porte du Jugement.

Après avoir passé sous une seconde porte et suivi une galerie voûtée et tortueuse, on débouche sur la *place des Citernes*, au milieu de laquelle un immense bassin reçoit les eaux du Darro, amenées là d'une demi-lieue.

La *porte du Vin* vous amène devant le palais de Charles-Quint, qui s'élève insolemment au beau milieu de l'enceinte de l'Alhambra.

Tournez à droite et, en suivant une petite ruelle, vous pénétrez dans l'acropole des rois maures, dans ce palais que vous croiriez bâti par les fées. La première merveille est la cour des Myrtes, *patio de las Arrayanes*, dont un bassin occupe le milieu. De chaque côté de la pièce d'eau croît, épaisse, une haie de myrtes centenaires. A droite se trouve le *Cuarto de la Sultana*, autrefois un des plus beaux appartements du palais, un des plus délabrés aujourd'hui. De là on passe dans la fameuse *Cour des Lions*, parallélogramme de 30 mètres de long sur 15 mètres de large, entouré de galeries soutenues par 128 colonnes de marbre blanc et décoré de petits pavillons à chaque extrémité. Le travail des arceaux est d'une délicatesse de travail extraordinaire. Au centre, la Fontaine des Lions, grande vasque de marbre blanc surmontée d'une autre vasque plus petite. Des ornements en stuc peints de diverses couleurs, or, vermillon, rose et azur, décorent ces arcades et ajoutent à la magie de l'ensemble. La cour est partagée par quatre allées dallées en marbre blanc.

C'est dans cette cour des Lions que la légende fait assassiner trente-six Abencerages, ces hauts seigneurs de Grenade. La salle contiguë à la cour porte en effet le nom de *Salle des Abencerages*. La voûte de cette salle est formée de pendentifs ou petites coupes suspendues comme des stalactites et qui lui donnent l'aspect d'une ruche fournie de ses milliers d'alvéoles.

En face s'ouvre la salle des Deux-Sœurs, *de los dos Hermanas*, dans laquelle on remarque deux alcôves décorées des plus riches arabesques.

Mais la merveille de l'Alhambra est la salle des ambassadeurs, *la sala de los Embajadores* qui occupe tout l'intérieur de la tour de Comarès, la plus vaste tour du palais. On y arrive par une galerie avec arcades supportant une voûte de stalactites. La salle mesure 13 mètres de côté et 23 mètres de hauteur. La coupole en est faite d'une infinité de morceaux de bois qui s'emboîtent les uns dans les autres comme une mosaïque où étincelaient les tons bleu, rouge, vert, rehaussés d'or. Les murailles, couvertes d'arabesques en stuc, sont revêtues à la hauteur de 2 mètres de carreaux de faïence vernissée et de couleurs variées. C'était la pièce d'honneur du palais, la salle des réceptions officielles. Cette

salle a entendu la fière réponse faite par l'émir Aboul-Hasen à l'ambassadeur du roi de Castille qui exigeait de Grenade un tribut en argent: « Allez dire à votre maître que dans mon hôtel des monnaies, on ne frappe pour lui que des fers de lance. »

L'Alhambra renferme encore le *Tocader de la Reina*, cabinet de toilette de la reine, jadis l'oratoire des sultanes, reconstruit à l'époque de Charles-Quint et dans lequel il ne reste plus rien de mauresque; le jardin est le *Mirador de Lindaraja*, jardin où croissent au hasard les orangers, les acacias et les citronniers et dominé par un balcon formé de deux fenêtres en ogives séparées par une colonne de marbre blanc. Ce *mirador* est la partie de l'Alhambra où se voient les ornements les plus riches et du style mauresque le plus pur. A quelques pas on trouve encore la porte de *la Torre de las Infantas*, tour habitée dans le temps par les sultanes favorites et les princesses du sang, *la sala de las ninfas*; les bains mauresques *Bannos de la sultana* composés de deux salles dont le pavement est formé de dalles de marbre blanc; la *Mezquita* ancienne mosquée dont Charles-Quint fit une chapelle royale et enfin la *salle du jugement* dont la voûte est décorée de ces fameuses peintures de l'Alhambra exécutées sur des panneaux de cuir cousus ensemble et cloués sur du bois résineux.

La position du palais de l'Alhambra est unique au monde. Du haut de la tour de la Vela (vigie) on voit accroupie à ses pieds la ville de Grenade; plus loin les hauteurs aux flancs desquelles s'éparpillent les *carmenes*, blanches maisons de campagne qui émaillent la campagne de Grenade, jardin verdoyant de vingt lieues d'étendue. Cet admirable paysage a pour horizon les cimes neigeuses des hautes *sierras* dominées par le fier sommet du mont Parapanda qui, lorsqu'il est couvert de nuages, fait dire aux laboureurs de la Vega :

Quando Parapanda se pone la montera  
Llueve aunque Dios no lo quisiera.

« Quand Parapanda se coiffe de son bonnet, il faut qu'il pleuve, alors même que Dieu ne le voudrait pas. »

La situation exceptionnellement saisissante de l'Alhambra, son passé historique, ses trésors architecturaux et décoratifs, devaient signaler le vieux palais mauresque à un gouvernement qui s'est donné la tâche de régénérer l'Espagne politiquement et moralement. Le ministre de l'instruction publique ne pouvait trouver un cadre plus magnifique pour renfermer les richesses que les temps anciens ont léguées au pays. Ce haut dignitaire, en inaugurant, le mois dernier, le *Musée de l'Alhambra*, a fait de l'acropole des émirs un monument national, désormais sacré. La patrie des Velasquez, des Murillo, des Goya, attendait depuis longtemps cette réparation artistique. Elle l'a enfin obtenue.

LÉO DE BERNARD.

## M. VILLEMMAIN

Abel-François Villemmain, secrétaire perpétuel de l'Académie, ancien grand maître de l'Université, s'est éteint dimanche matin, 8 mai, à l'âge de 80 ans, dans le logement qu'il occupait à l'Institut. C'était un grand esprit aidé d'une grande mémoire.

Élève de Castel et de Luce de Lancival, ses succès précoces datent du temps où il était encore sur les bancs du Lycée impérial, devenu plus tard collège Louis-le-Grand.

A douze ans, en 1802, il joue la tragédie grecque et se tire de ses rôles dans *Electre*, *Edipe Roi* et *Philoctète*, tout aussi bien qu'un acteur du temps de Pisistrate.

Ses prodigieux succès classiques sont bientôt confirmés par la publication de son *Éloge de Montaigne*, sa première œuvre dans laquelle sa sagacité critique analyse avec tant de judicieuse netteté ce génie qui, après avoir beaucoup réfléchi, était assez prime-sautier pour dicter à sa plume le tour libre et familier qui s'offrait à sa pensée.

Pendant les Cent jours, Mme de Staël prédit à Villemmain qu'il arriverait au sommet de la gloire des lettres. Le jeune écrivain se hâte de réaliser cet ambitieux pronostic.

En 1814, il supplée quelque temps M. Guizot dans la chaire d'histoire moderne à la Faculté des lettres. Un an après, le cours de littérature et d'éloquence française lui est confié par Royer Collard. Là, pendant dix ans, il développe l'histoire littéraire des quinzième, seizième et dix-septième siècles avec ce rare esprit, cette verve qui jaillit en sorties imprévues, en vivacités pittoresques. A vingt-neuf ans, il remplace M. de Fontanes à l'Académie.

Il était déjà décoré depuis un an.

Ses cours sont de véritables solennités littéraires. Ses jeunes auditeurs des Écoles les prennent souvent pour prétexte à de grandes ovations. Sa popularité porte ombrage au ministre Polignac qui lui enlève l'emploi de maître des requêtes que lui avait fait obtenir M. Decazes.

Le collège électoral d'Evreux l'envoie à la Chambre où il signe l'Adresse des deux cent vingt et un.

Le gouvernement de Louis Philippe le fait successivement membre du conseil de l'instruction publique, vice-président de ce conseil, pair de France et grand maître de l'Université, (1840 et 1845.)

Les lettres amènent à tout... à condition de les quitter, disait M. Villemain. La Révolution de 1848 l'obligea à quitter la politique pour revenir aux lettres. Depuis cette époque il s'était renfermé dans la vie privée et littéraire.

Son œuvre est nombreuse. Ses *Portraits*, ses *Discours*, ses *Essais*, ses *Mélanges*, ses *Tableaux*, ses *Études*, ses articles de Revues et de Journaux révèlent toujours chez l'écrivain une flexibilité et une noblesse de style qui deviennent de plus en plus rares. Son esprit, quoique élevé, ne voit pas de haut, ne voit pas grand, ne remue pas de fortes idées, mais il est net, son sens critique est d'une finesse si exquise, son flair littéraire était si sûr qu'il aurait deviné, à la manière d'écrire, les auteurs de la Compagnie de Jésus, d'avec ceux de l'Oratoire de Jésus, comme dit Cartaud de la Vilate.

M. Villemain était encore un causeur émérite. Il avait assez d'esprit pour parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos. Il avait l'esprit de politesse qui sait émousser la malignité première et cette galanterie de l'esprit qui sait dire des choses flatteuses d'une manière agréable.

Avec M. Villemain, comme dit, dans le *Moniteur*, M. Léo Joubert, s'éteint dans les lettres une génération née du dix-huitième siècle, gardant l'amour des œuvres de l'esprit.

Quelle génération remplacera cette grande renaissance des lettres ?

En quel homme revivra M. Villemain ?

MAXIME VAUVERT.

## M<sup>sr</sup> DEVOUCOUX

Jean-Sébastien-Adolphe Devoucoux, mort le lundi 2 mai, évêque d'Evreux, avait été nommé à ce siège épiscopal qui dépend de l'archevêché de Rouen, par décret du 20 février 1858. La cour de Rome l'avait préconisé le 18 mars, et son sacre avait eu lieu le 16 mai suivant. Mgr Devoucoux était né à Lyon, le 18 mars 1804, et, avant d'être évêque, avait été chanoine et vicaire général du diocèse d'Autun.

M. V.

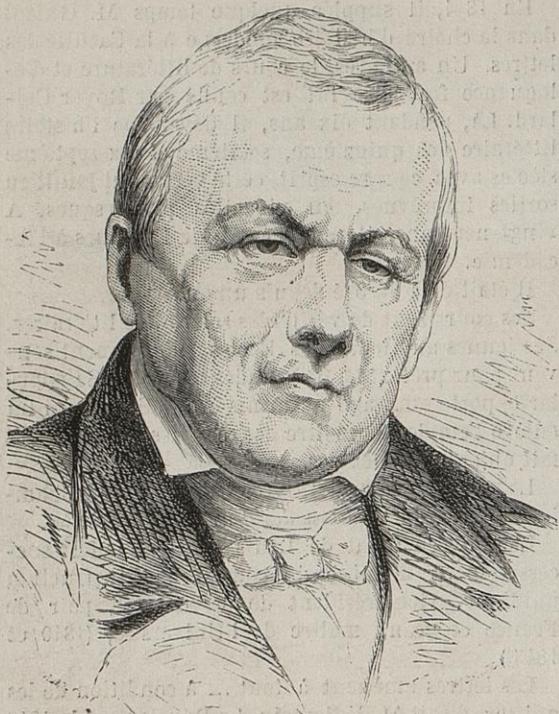
## M. DE CASAL RIBEIRO

NOMMÉ MINISTRE DU PORTUGAL A PARIS

Le nouvel ambassadeur du Portugal à Paris, dont nous donnons le portrait dans ce numéro, est un des hommes les plus importants de la péninsule ibérique.

José Maria de Casal Ribeiro est né à Lisbonne en 1823, et a été élevé à l'université de Coimbre, où il se fit remarquer par ses nombreuses capacités et son aptitude toute particulière pour les grandes études philosophiques.

A peine sorti du collège, le futur ministre se fit



M. Villemain, membre de l'Académie française, décédé à l'âge de quatre-vingt ans.

journaliste, et devint un des plus brillants publicistes qu'ait jamais comptés le pays qui a vu naître Camoëns.

En 1831, M. de Casal était nommé en qualité de représentant de son pays à la chambre des députés.

Il remplaçait le duc de Terceira au ministère des finances en mars 1859, et administrait ce département jusqu'en juillet 1860, où il donnait sa démission avec tous ses collègues.

En 1865, Son Excellence était nommée pair du royaume, honneur viager et héréditaire en Portugal. De 1866 à 1868, nous trouvons M. de Casal Ribeiro au ministère des affaires étrangères.

Quelque temps après son retour en Portugal, M. de Casal Ribeiro donna sa démission avec ses collègues, en janvier 1868, et reprit seulement ses fonctions de pair du royaume.

C'est en cette qualité que Son Excellence accompagna Don Luis I<sup>er</sup> à l'Exposition de 1867, lorsque Sa Majesté vint à Paris. La sagesse des conseils du ministre, sa grande expérience des affaires, étaient indispensables au jeune souverain qui visitait la France, et tandis que Don Luis I<sup>er</sup> admirait les merveilles de l'Exposition universelle, son ministre



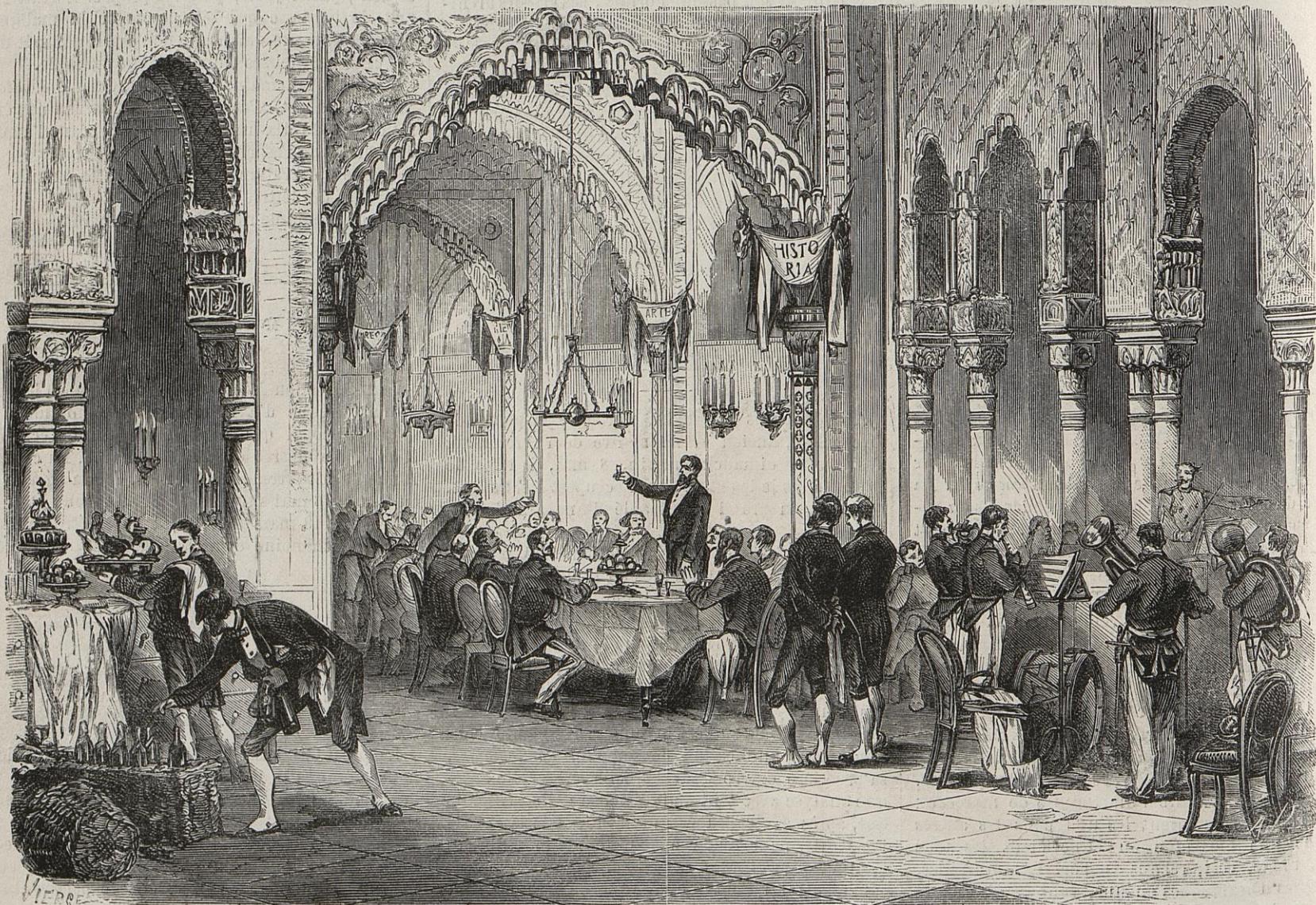
M. de Casal Ribeiro, nommé ministre du Portugal à Paris.



M<sup>sr</sup> Devoucoux, évêque d'Évreux, décédé à l'âge de soixante-six ans. (D'ap. Pierre Petit.)

visitait souvent les ministres français, et cimentait avec eux cette bonne harmonie qui a lié depuis le Portugal à la France.

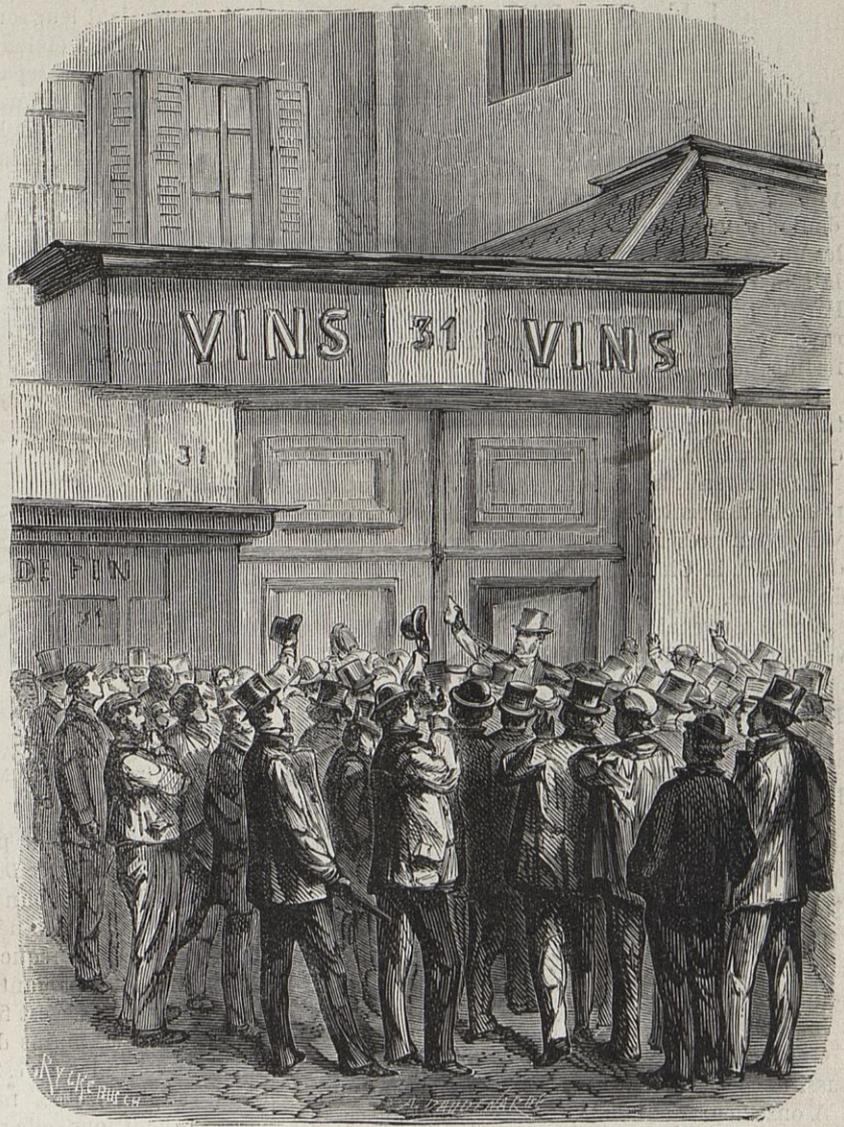
Il n'entre point dans le cadre restreint de cet article d'expliquer par quelles circonstances, après la mort fatale de M. de Paiva, remplacé par S. Exc. le duc Monchal de Saldanha, ce dernier ayant fait un voyage à Lisbonne, se trouva forcé de donner sa démission de ministre de Portugal à Paris. Je dirai seulement que, le 23 décembre 1869, M. de Casal Ribeiro acceptait le poste de ministre plénipotentiaire du Portugal à Paris, où il est arrivé il y a quelques semaines.



ESPAGNE. — Inauguration du musée archéologique fondé dans l'Alhambra de Grenade.



Dépouillement du scrutin. — Communication aux journalistes, à l'Hôtel-de-Ville.



Comité antiplébiscitaire de la rue de la Sourdère.



PARIS. — Le plébiscite. — Aspect de la place du Château-d'Eau, le soir du dépouillement du scrutin.

## LE 8 MAI 1870

La journée, la grande journée du 8 mai, avait été des plus calmes. Il faisait clair soleil, et, ma foi, malgré le vote, malgré le plébiscite, Paris n'était plus à Paris; il était ou... aux courses du bois de Boulogne, ou simplement à la campagne. Après les quelques jours de froid, de pluie et de boue de la semaine dernière, il était bien naturel que les Parisiens allassent chercher l'air pur et les doux rayons du printemps à quelques mètres au delà des fortifications.

Cependant, restaient les forcenés, pour qui le bitume et la poussière des boulevards sont, en quelque sorte, les deux principaux éléments de la vie.

Le soir venu, après le dîner, les deux cent mille promeneurs rentraient, ou mieux sortaient, et envahissaient ces immenses trottoirs qui s'étendent du coin de la Chaussée-d'Antin jusqu'au faubourg du Temple.

On se souvenait alors du plébiscite. Il fallait savoir à tout prix les résultats du vote.

Les cafés étaient envahis, on assiégeait les kiosques, et les journaux faisaient prime.

La foule?

Elle allait, venait, puis se dirigeait vers la place du Château-d'Eau.

A neuf heures, il était à peu près impossible de circuler sur les boulevards. Les promeneurs, les curieux, gênés on ne peut plus, abandonnèrent les trottoirs pour passer sur la chaussée.

Sur la place du Château-d'Eau, en face de la caserne du Prince-Eugène, deux ou trois mille personnes se massaient pour entendre crier à une douzaine d'individus : Vive la ligne !

C'était tout. Mais, chose vraiment étrange ! c'était aussi le spectacle le plus curieux pour beaucoup.

A onze heures et demie, il restait, sur la place, une vingtaine d'individus, quelque peu égossés, à force d'adresser des vivats à la ligne.

\*\*

Entre sept et huit heures, des représentants de plusieurs journaux étaient installés, à l'Hôtel-de-Ville, dans un salon voisin du cabinet du préfet de la Seine.

Très-gracieusement accueillis, les journalistes attendirent l'arrivée des dépêches. Dans l'intervalle, M. Auguste Chevreau, cousin du préfet, fit offrir des cigares, du champagne et des gâteaux...

L'attente, comme vous le voyez, ne fut pas complètement cruelle.

L'huissier qui servait (ce détail vaut bien d'être noté en passant) a servi aussi le gouvernement provisoire en 1848.

Le préfet allait et venait, de son cabinet au secrétariat général, du secrétariat au salon où se trouvaient les journalistes.

Vers minuit, M. Chevreau portait lui-même le résultat du dépouillement aux Tuileries.

\*\*

Rue de la Sourdière, devant la maison dans laquelle était installé le comité de la gauche, une foule compacte attendait, non sans impatience, mais avec calme. On laissait approcher les nombreuses voitures des porteurs de nouvelles, et on en recueillait au vol quelques-unes qu'on se répétait de groupe en groupe.

M. Gambetta ouvrait les dépêches des départements et les lisait à haute voix; M. Ferry recevait les résultats de Paris.

Quand il y avait un résultat d'arrondissement, un des membres descendait dans la rue, et l'annonçait à la foule.

Certains chiffres étaient chaudement applaudis et acclamés avec enthousiasme.

\*\*

Mais dans la journée, le bruit s'était rapidement répandu que le Luxembourg était occupé par les troupes.

Il y avait, effectivement, campés dans les jardins, des artilleurs, des chasseurs de Vincennes et des troupes de ligne.

A dix heures du matin, les soldats bivouaquaient et mangeaient leur soupe, comme dans un véritable camp. Des feux étaient dressés au milieu des allées pour préparer les repas. Les chevaux dessellés fourrageaient aux alentours du palais du Sénat.

Inutile de dire que les curieux n'ont pas manqué pendant toute la journée.

Mardi soir, le camp a été levé, les troupes sont retournées à Saint-Maur. Mais avant leur départ, le président et le grand référendaire du Sénat offraient un banquet aux officiers.

Nous avons cherché à reproduire ces différents épisodes dans les gravures auxquelles nous renvoyons nos lecteurs.

CAMILLE ÉTIÉVANT.



VAUDEVILLE : *La Révolte*, drame en un acte, par M. Auguste Villiers de l'Isle-Adam. — Pièces imprimées : *Harmodius*, tragédie, par M. Victor de Laprade; *Vers les saules*, comédie, par M. Albert Glatigny.

Il n'y a que deux personnages dans *la Révolte*, comme dans *les Deux Douleurs*, comme dans *le Passant*. Ces deux personnages sont le mari et la femme, un négociant et une négociante. Il s'appelle Félix; elle, Elisabeth. Lorsque le rideau se lève, on les voit tous deux s'entretenant de chiffres, à la lueur d'une lampe. La journée est finie, ils font leur caisse. Félix se frotte les mains d'un air de satisfaction; les affaires vont bien : c'est un homme heureux. Elisabeth est plus froide, moins loquace. Lorsqu'elle a fini ses additions, elle se lève, met son chapeau, et dit en nouant les brides sous son cou : « Adieu, je vais me promener. » Etonnement du mari. « Où vas-tu ? » lui demande-t-il. « Je n'en sais rien, répond Elisabeth; j'ai besoin d'air; je souffre dans cette atmosphère de comptoir; je veux échapper aux chiffres et connaître le pays des rêves. » Un peu plus elle dirait qu'elle va du côté de l'aurore, comme Zanetto. En vain le négociant, pour la retenir, lui parle-t-il de leur enfant, elle lui répond : « J'ai assez de ma fille, j'ai assez de vous, j'ai assez du commerce; vos écritures sont à jour; laissez-moi tranquille ! » Et elle part. Voilà la révolte annoncée. Ce n'est pas la première fois que les auteurs dramatiques nous font assister au spectacle d'une âme élevée palpitant et se débattant sous l'étroit filet d'une existence prosaïque. Dans le répertoire de M. Octave Feuillet, *la Révolte* s'appelle *la Crise*. Mais continuons l'analyse de la pièce de M. Villiers de l'Isle-Adam.

Le mari reste seul, immobile, idiot de stupeur, les bras tombés. Il n'a pas même pensé à barrer le chemin à sa femme. Vertu-choux ! qu'est-ce que les maris du dix-neuvième siècle ont donc fait du goudin de leurs aïeux ? Comme Molière ou Regnard, avec deux revers de main vous auraient remis à la raison cette affamée d'idéal ! Mais c'est là précisément ce que l'auteur de *la Révolte* n'a pas voulu. Félix corrigeant sa femme faisait preuve d'intelligence, et sa femme était forcée de l'adorer. Il faut, pour la logique de ce petit drame, que le mari soit absurde tout d'une pièce, de pied en cap, et jusqu'à la fin. Il faut aussi que la femme soit honnête. Je ne suis pas de l'opinion de ces critiques qui auraient voulu que la révolte fût motivée par l'adultère. Avec l'adultère, on n'avait plus qu'un drame banal, l'aventure de tous les jours. Plus noble a été l'idée de M. Villiers de l'Isle-Adam. En désintéressant l'élan d'Elisabeth vers les hautes sphères, en ne lui assignant aucun but, il a tenté une curieuse étude d'un cas particulier, faite pour susciter quelques étonnements, — mais M. de l'Isle-Adam appartient à une école qui ne craint pas d'étonner, au contraire.

Elisabeth revient après une promenade de quatre heures en fiacre à travers les rues de Paris. Elle revient, vaincue et soumise désormais. Elle ne dit pas un mot à son mari; elle remet ses manches de

travail et retourne à ses registres. Le commerce a ressaisi sa proie. J'ignorais que le fiacre eût de telles vertus apaisantes. Ce retour est touchant; il dit toute la faiblesse de la femme. Il m'a rappelé le retour du vieillard dans *la Dernière Idole*, d'Alphonse Daudet; ce vieillard fuyait, lui aussi, un intérieur qui lui était devenu odieux, et lui aussi il y était ramené par l'habitude, par la lâcheté, par l'effroi de l'inconnu.

*La Révolte* enferme d'incontestables qualités. J'aurais désiré que le ton sobre et même cruel qui lui convient fût moins souvent rompu par des tirades imagées. Un style à la Mérimée suffisait. Racontée, la pièce intéresse mieux que vue. J'aime à me la rappeler aujourd'hui, et la représentation m'a causé quelque fatigue. Cela vient de certaines gaucheries scéniques, effet de l'inexpérience de l'auteur. Les deux interprètes sont M<sup>me</sup> Fargueil et M. Delannoy; l'une est dramatique comme dans *Miss Mutton*; elle seule pouvait soutenir un tel rôle; l'autre, M. Delannoy, accuse avec conviction la sérénité du négociant et la balourdise du mari. C'est M. Bovary ayant réussi dans ses affaires.

Le poète nomade Albert Glatigny vient de faire imprimer une souriante comédie, intitulée : *Vers les saules*, et qui avait déjà été jouée sur le théâtre de Vichy. Il dédie aujourd'hui à M<sup>me</sup> Ugalde cette « violente fantaisie rimée. » Et pourquoi violente ? Je vous assure, ami Albert, qu'il n'y a rien de violent ni de farouche là-dedans. *Vers les saules* est un tableau rempli de fraîcheur et de belle humeur; le vers y chante et y brille tout le long, le long d'une action amoureuse. « Au fond, entre les grands arbres et à travers les buissons de rosiers, on entrevoit une rivière; à droite, un cabaret de village, riant à l'œil; à gauche, un banc de gazon sous une tonnelle de plantes grimpanes. » Des canotiers et des canotières viennent s'asseoir tour à tour sous cette tonnelle; on s'embrasse, on se trompe, on se quitte, on se retrouve. Heureuse alliance de la jeunesse, de l'amour et de l'esprit !

Plus majestueux, plus sévère apparaît M. Victor Laprade avec un essai tragique : *Harmodius*. C'est un beau poème, aux strophes toutes frémissantes des plus héroïques aspirations. On sait dans quel marbre pur l'auteur de *Psyché* a l'habitude de tailler ses alexandrins. Son œuvre d'aujourd'hui est à la hauteur des précédentes. « La conjuration d'Harmodius et d'Aristogiton, dit-il dans sa préface, ouvre cette admirable période du triomphe de la liberté hellénique. La mémoire de ces deux héros resta, comme on sait, vivante jusqu'au dernier jour d'Athènes. On les célébrait comme les fondateurs de la République. La fameuse chanson de Callistrate, consacrée à leur mémoire, était religieusement chantée dans toutes les cérémonies nationales et dans tous les festins. C'était à la fois le *Vive Henri quatre* et la *Marseillaise* d'Athènes. Nous en donnons une traduction libre dans les dernières scènes de ce poème. » Il n'y aurait que peu de chose à faire pour rendre possible au théâtre la représentation d'*Harmodius*; et l'on aurait, croyez-moi, un superbe spécimen de la littérature grecque. Mais l'auteur a lui-même le calme et l'indifférence des dieux, avec lesquels il vit depuis longtemps. Que lui importent les directeurs et les acteurs !

CHARLES MONSELET.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE

M. Edward Dessomme, dans son *JACQUES MOREL*, fait tout plier devant l'absolu du sentiment et le despotisme de la passion.

C'est ainsi qu'est le cœur à vingt ans, exigeant, égoïste, n'admettant rien entre l'amour et la mort. Plus tard, les contingences de la vie apparaissent; l'intelligence devient compréhensive et tolérante. M. Edward Dessomme a-t-il vingt ans ? je le suppose. Ses qualités de style, sa véhémence et ses goûts plastiques s'appliqueront bientôt avec succès à des œuvres plus mûries et d'une conception plus virile.

M. Armand Renaud, le poète des *Pensées tristes*, s'est pour quelque temps abstrait de notre monde, —

je ne l'en blâme pas, — et il a poursuivi, dans LES NUITS PERSANES, « quelques lointaines lueurs du lyrisme oriental. » A-t-il réussi dans sa tentative? je n'oserais l'affirmer. On est de Paris ou de Téhéran; Téhéran est bien loin; Hafiz, Ferdoucy, Fârid-Uddin-Allâr, Djélaledin-Roumi ne sentaient pas comme nous et n'avaient point le crâne fait de même. Ces transpositions intellectuelles sont-elles possibles? Les *Nuits persanes* n'en sont pas moins un jeu charmant, où les rythmes les plus divers s'enlacent autour d'idées poétiques.

Connaissez-vous le *gazal*? C'est une suite de distiques dont le premier a ses deux vers rimant ensemble, et dont les autres ont leur premier vers sans rime et leur second rimant avec le premier distique. M. Armand Renaud est, je crois, l'introduit chez nous de ce rythme gracieux. Voici un *gazal* :

LA BRISE.

Comme des chevreaux piqués par un taon  
Dansent les beautés du Zaboulistan.

D'un rose léger sont teints leurs ongles;  
Nul ne peut les voir, hormis leur sultan.

Aux mains de chacune un sistre résonne;  
Sabre au poing, se tient l'eunuque en turban.

Mais du fleuve pâle où le lys sommeille,  
Sort le vent nocturne, ainsi qu'un forban.

Il s'en va charmer leur cœur et leurs lèvres,  
Sous l'œil du jaloux, malgré le firman.

O rêveur, sois fier. Elle a, cette brise,  
Pris tes vers d'amour pour son talisman.

PHILIPPE DAURIAC.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : Début de M<sup>me</sup> de Wilhorst dans *Rigoletto* et dans *Don Pasquale*. — Concerts.

La Patti une fois envolée, le Théâtre-Italien tombe dans un état de décrépitude et de somnolence dont sa direction donne elle-même la mesure en abaissant le prix des places.

Là, dans cette même salle encore si fiévreuse l'autre soir, toutes choses et toutes personnes prennent un air de tranquillité qui vous navre. Le public n'est plus en toilette; d'ailleurs il n'écoute que d'une oreille et se montre lent à applaudir. Il semble qu'il soit convenu que tout ce qui se passe sur la scène n'est pas sérieux, que les grands jours sont passés, que le feu d'artifice est tiré, et qu'on ne doit qu'une attention distraite à quelques malheureux pétards oubliés.

De leur côté, les chanteurs s'essouffent à pousser des notes en pure perte. Ils sentent bien qu'ils ne peuvent percer la couche d'indifférence qu'il y a entre eux et le public, et qu'autant vaudrait renverser la muraille de la Chine à coups de pistolet.

Quelle chaleur voulez-vous que l'orchestre mette à accompagner *Rigoletto* ou le *Trovatore*? C'est là pour eux, après sept mois de rabâchage, une besogne de manouvrier; et les violons se servent de l'archet comme d'une varlope; les clarinettes ont l'air de souffler du verre; vous diriez que la personne chargée de la grosse caisse est occupée à enfoncer des clous.

Les choristes, eux, sont tout dépités. A faire leur fatigant métier, ils ont oublié le peu d'italien qu'ils savaient, et ils se contentent de mâcher des *a*, des *o*, et des *i*, sans signification aucune.

Il n'est pas jusqu'aux journalistes qui ne se sentent affaissés, détendus, quand la saison musicale tire à sa fin. Vous voyez que je fais bonne mesure à tout le monde.

Je ne veux pas charger ce tableau peu enchanteur; mais, en vérité, c'est quelque chose de maussade qu'un théâtre dont les malles sont faites, et qui va fermer pour cinq longs mois d'été.

L'usage a dû en venir, pour le Théâtre-Italien, de l'exigence singulière des Anglais qui ne veulent entendre de musique que pendant la belle saison. Alors les chanteurs de Ventadour, je dis les meilleurs, partent pour Londres dans les derniers jours d'avril, et nous plantent là le plus gaiement du monde pour aller palper de gros appointements payés en guinées et en livres sterling. Et si leur directeur de Paris a, comme cette année, la fantai-

sie de tenir la campagne quelques jours encore, il en est réduit à boucher les vides de sa troupe avec des voix de rencontre et tout à fait dépareillées.

C'est ainsi qu'on nous a servi M. Bulterini, ténor aux poumons herculéens, mais qui a vraiment trop à apprendre pour être de sitôt présentable. Outre qu'il ne sait guère phraser, Bulterini a une émission gutturale entièrement à réformer.

Puis est venu le tour de M<sup>me</sup> de Wilhorst, prima dona, qui, pour nous tomber d'Amérique au moment où on s'y attendait le moins, n'en a pas pour cela causé une surprise plus grande.

M<sup>me</sup> de Wilhorst a paru coup sur coup dans *Rigoletto* et dans *Don Pasquale*. Il n'y a que les cantatrices italiennes, fussent-elles Américaines, pour passer du sévère au plaisant avec cette intrépidité, et se montrer, dans la même semaine, sous deux faces aussi différentes. Vous figurez-vous M<sup>me</sup> Sass, ou M<sup>lle</sup> Nilsson, chantant ce soir *Robert-le-Diable*, et demain, *Bonsoir, monsieur Pantalou*?

Ces tours de voltige ont, j'en conviens, réussi à plus d'une, si périlleux qu'ils soient. On se rappelle la Grisi, charmante dans *Don Pasquale*, puis superbe dans *Norma*; et M<sup>me</sup> Alboni, faisant à volonté Rosine, du *Barbier de Séville*, ou Arsace, de *Sémiramide*.

Mais M<sup>me</sup> de Wilhorst n'est pas la Grisi, encore moins l'Alboni, s'il est possible. Le soir de son premier début, dans *Rigoletto*, sa voix, mal assurée, ne sortait guère que dans les notes aiguës, et alors sous forme de cri. Pour comble de disgrâce, le style de la cantatrice, autant que son jeu de comédienne, n'est rien moins que dramatique.

Je dois à la vérité de dire que la débutante s'est relevée dans *Don Pasquale*, qu'elle a chanté d'une façon passable, et en montrant une certaine habitude des planches, plutôt qu'un talent consommé.

Pourtant, quelle représentation compromise! Le ténor avait perdu la voix, et il a été obligé de passer sa sérénade.

— Comment rendre compte des innombrables concerts, dont les programmes sont entassés sur notre table de travail?... Nous ne prétendons pas nous tirer d'une telle tâche en une fois.

Mais, pour aujourd'hui, laissez-nous signaler deux ou trois festivals très-importants.

Nous suivons partout, même à la salle Herz, où l'on est si mal assis, M. Bourgault-Ducoudray et la vaillante société chorale qu'il a formée. Le courageux musicien a fait entendre l'autre soir *la Fête d'Alexandre*, de Hændel; et cette fête n'est troublée pour nous que par le chagrin de manquer de papier pour en causer longuement.

Autre fête : celle-là organisée par M. Lamoureux, au cirque des Champs-Élysées. Un programme rédigé de main d'artiste : deux cents exécutants, cinq mille auditeurs. Cinq mille ! pas un de moins ! Et l'on dira encore que nous n'aimons pas la musique, quand, pour déranger tant de monde, il suffit d'une affiche promettant du Beethoven, du Hændel et du Meyerbeer !

ALBERT DE LASALLE.

On sait que M. Marcus Knust, contre-maître de la célèbre manufacture de pianos Philippe Herz neveu et C<sup>e</sup>, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Dimanche, 1<sup>er</sup> mai, les ouvriers de plusieurs grandes fabriques de pianos dans lesquelles M. Knust a passé avant d'arriver chez M. Philippe Herz neveu, se sont joints à leurs camarades de cette maison et se sont rendus en députation auprès de S. Exc. le ministre des Beaux-Arts pour le remercier de la distinction dont leur chef respecté avait été l'objet de la part de l'Empereur. M. Philippe Herz, en signalant au Gouvernement les services rendus à son industrie par cet habile collaborateur, a montré comment il comprend les devoirs du patron. Nous l'en félicitons.

## CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Paris se dispose à émigrer. Ems sera cette année une des stations thermales les plus courues. Qu'elle est coquette, cette petite ville avec son magnifique kursaal, son remarquable kurhaus ses confortables hôtels, ses fleurs et la vaste toison de forêts qui lui forme des remparts naturels. On se baigne avec délices dans cet air pur et balsamique.

Voulez-vous voir les nids d'aigles des anciens bur-

graves? vite, en route; suivez les bords du Rhin. Voir les châteaux gothiques de Marbourg, de Stolzenfels, la forteresse d'Ehrenbreitstein, etc., etc.

La science et l'industrie ont fait tant de progrès que rien ne nous semble impossible. Et pourtant, on s'étonne encore en voyant le succès rapide et phénoménal de l'eau des fées. Cette préparation du docteur Morel, a eu pour marraine M<sup>me</sup> Sarah Félix, dont nous avons tous apprécié le beau talent de comédienne. Vouloir embellir les autres est un procédé bien désintéressé de la part d'une jolie femme.

En répandant l'eau des fées sur toutes les têtes, M<sup>me</sup> Sarah Félix semble vraiment supprimer la vieillesse. C'est un nouveau baptême printanier.

En quinze jours environ, cette eau rend aux cheveux, gris ou blancs, leur couleur primitive; vous voyez qu'on a bien fait de l'appeler l'eau des fées.

La vogue est tout à fait acquise à la *crêpeline* de la *Malle des Indes*; c'est l'étoffe printanière par excellence. La *crêpeline*, légère, grainue, souple et soyeuse comme le crêpe de Chine, emprunte ses nuances à la végétation luxuriante de l'extrême Orient.

Ces foulards pour jeunes filles, aux rayures d'une gracieuse opposition, ne semblent-ils pas zébrés avec de la poussière de soleil? Il y a de l'arc-en-ciel dans les teintes de ce Surah japonais, croisé et brillant comme le satin. Quelles délicieuses fleurettes parsement ces foulards pompadour; on dirait d'un ciel fantastique possédant des bouquets en guise d'étoiles. Qu'il est joli, ce tissu couleur d'or! une robe de ce tissu vous forme comme un corset d'abeille.

Le foulard de la *Malle des Indes* (passage verdeau) vous charme surtout par sa perpétuelle fraîcheur. C'est à croire qu'il a le don de jeunesse et le communique à celles qui le portent.

Bénédictions, à jamais

Le potage et ses bienfaits!

A coup sûr, nous entendrions entonner ce cantique d'actions de grâces par les bons capucins, s'ils remplaçaient leur grossière soupe aux pois par le tapioca-Feyeux; rien de plus savoureux. Il suffit d'aspirer le fumet de ce tapioca, pour commettre le péché de gourmandise.

Faites une douce violence à un trappiste et forcez-le de goûter à la purée richelieu; si vous le décidez à en prendre une cuillerée, il en aura bientôt pris quatre. Puis, en digérant délicieusement, il dira avec componction : « frères, il faut vivre! »

Les femmes adorent les perles.. surtout celles du Nizam que M. Feyeux a mises en potage. C'est que la beauté de ces petites boules onctueuses et diaphanes, répond à leur saveur.

Au salon et à l'atelier, on ne voit plus que les machines à coudre Wilcox et Gibbs (boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta). Mais pour aller dans le monde, cette travailleuse fait sa toilette, elle a toute l'élégance d'une marquise en gardant ses qualités positives de célérité et de solidité. Elle tourne avec une rapidité vertigineuse; la pression la plus douce suffit pour la mettre en mouvement. Elle centuple le travail et supprime la fatigue. Que de petits chefs-d'œuvre de couture et de broderie elle accomplit chaque jour!

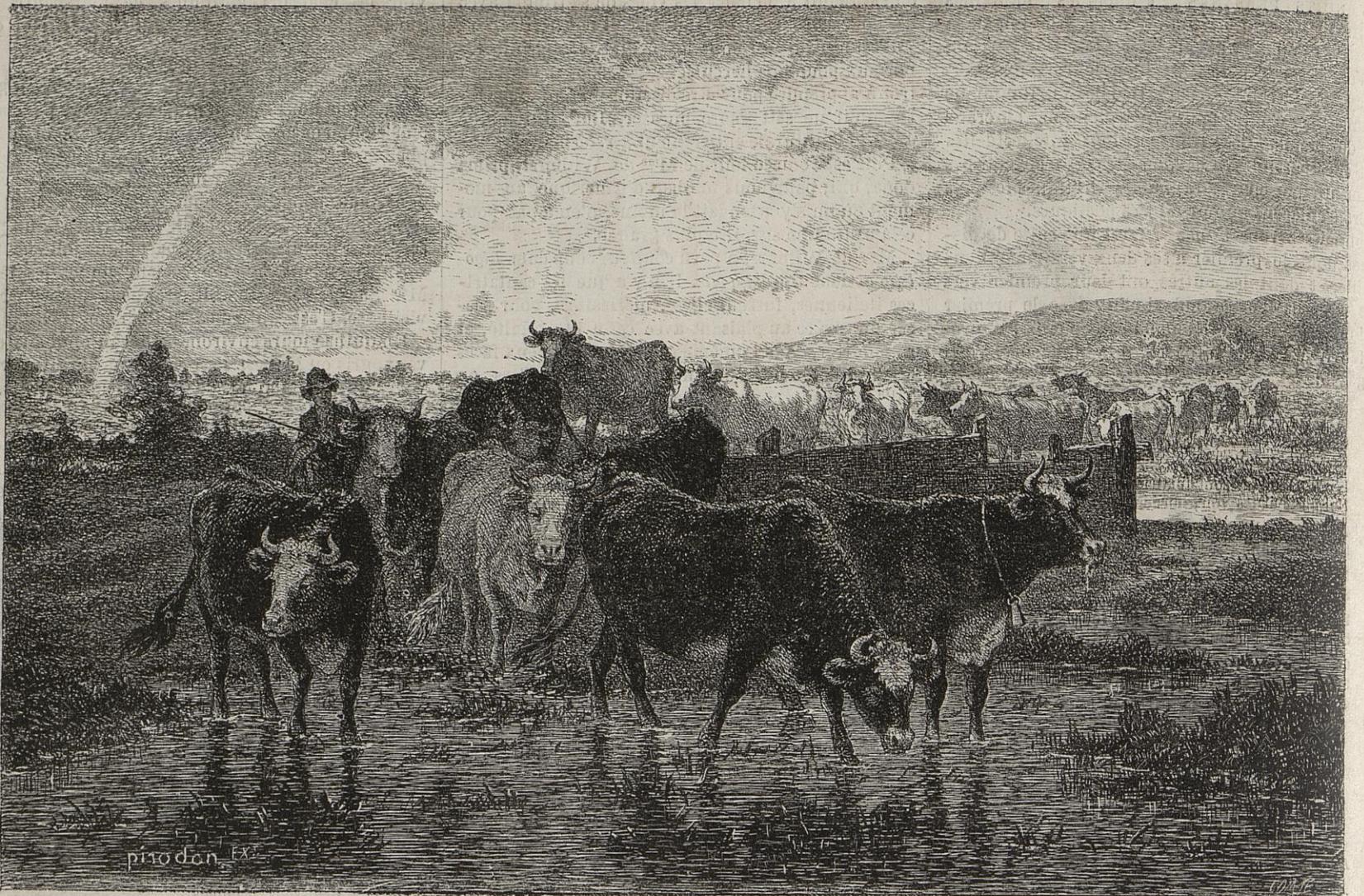
L'art d'embellir la forme humaine a fait de tout temps l'objet d'une étude sérieuse.

M. Ed. Pinaud et Mayer ont retrouvé bien des secrets perdus de la cosmétique; ils l'ont élevée au plus haut degré de perfection, grâce au progrès.

Leur *pâte callidermique*, leur *crème neige*, conservent la santé du tissu dermal, le nourrissent, le satinent, le blanchissent. Ces préparations sont essentiellement hygiéniques. Le *lait d'Hébé*, l'*Aspomme Mignot* opèrent une véritable métamorphose en rendant au visage la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Quelle suave senteur possède leur parfumerie à base de violettes de Parme!

On trouve à la *corbeille fleurie*, boulevard des Italiens, la brosse électrique du docteur Laurentius, qui conserve aux dents leur émail et purifie l'haleine.

Comtesse A. DE BORETTY.



EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — *Le Troupeau de village* (Normandie). — (Tableau de M. Van Mark.)

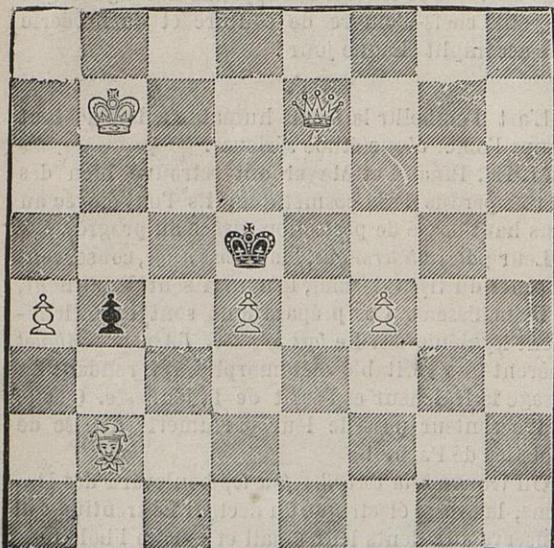
EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>e</sup>  
79, boulevard Saint-Germain, Paris  
la 4<sup>e</sup> édition du  
**DICTIONNAIRE**  
UNIVERSEL  
**DES CONTEMPORAINS**  
PAR J. VAPERAU

Contenant toutes les personnes notables de la France et de l'étranger. Cette quatrième édition, entièrement revue, renferme environ mille notices nouvelles.

Un volume grand in-8<sup>o</sup> de 1,888 pages  
Broché, 25 fr.; cartonné, 27 fr. 25; relié, 25 fr.

**ÉCHECS**

**PROBLÈME N° 333**  
COMPOSÉ PAR M. LOYD.



Les blancs font mat en trois coups.

Le problème n° 330 a une solution en quatre coups, commençant par R 7 F.  
Donnée par MM. L. de Croze, à Marseille; Wilhelm, à Forbach; Ch. Laffitte, à Tarbes.  
La position sera rectifiée en plaçant le roi blanc sur une autre case où il ne soit pas exposé à recevoir un échec, à 7 TR par exemple.  
Le problème précédent, classé par erreur sous le n° 333, doit porter le n° 332.

- Solution du problème n° 331.
- |                               |                 |
|-------------------------------|-----------------|
| 1. F 1 TD                     | 4. P 6 C        |
| 2. P 8 C, fait T              | 2. P 7 C, échec |
| 3. T pr. P                    | 3. R pr. C      |
| 4. T 2 CR, échec déc. et mat. |                 |

Solutions justes : MM. E. Frau, H. Frau, à Lyon; Stienon de Meurs, à Liège; Ch. Daliphard, à Rouen; Ch. Laffitte, à Tarbes; L. de Croze, à Marseille; Rouvet, à Montpellier; Lascours, à Marseille; Jomand et Chartrin, à Lille; S. Souville, à Bordeaux; J. Fontaine, à Fontainebleau; H. Dury, à Saumur; d'Angival, à Saint-Etienne; Desjobert; Th. Julien, E. Leury, à Versailles.

PAUL JOURNOUD.

**LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE**

Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

4 francs par an

**LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS**

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870, et le Manuel des emprunts d'Etat.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande. — *Ecrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.*

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR  
4, place du Théâtre-Français, 4

**Les portraits cosmopolites**, par le marquis de Villemer. — Don Juan Prim. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Pie IX. — Le père Hyacinthe. — Maréchal Narvaez. — Dora d'Istria. — Charles Baudelaire. — Hector Berlioz. — Maréchal O'donnell.

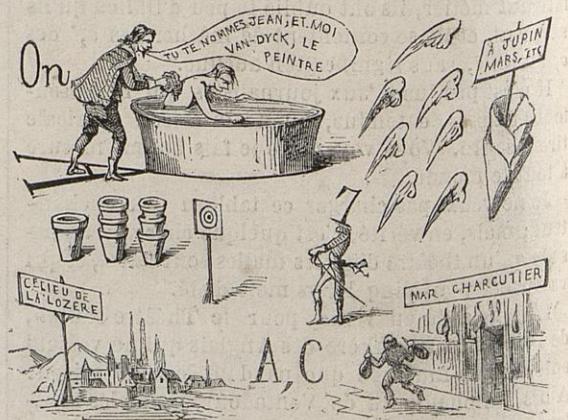
Un volume in-18 anglais. — Prix : 3 francs.

**Les hommes à bonnes fortunes**, par le vicomte de Poli. — *Tables des chapitres* : Une drôle ne nuit. — Le Hamac de Bellemcombe. — Chasse à la comtesse. — Le roman d'un parapluie. — Mon ami le forçat. — A travers la cloison. — Le vicomte Platon. — Le cousin pauvre. — Une femme bien vengée. — Les mystères du château Pimpesse. — Comment on se marie.

Un beau volume in-18. — Prix : 3 francs.

Dartres, rougeurs, boutons, feux ferrés, eczémas, et toute autre maladie de la peau, fût-elle réputée incurable, guéris sans corrosif par la lotion du D<sup>r</sup> Owilek. *Envoi franco de la brochure*, 11, place de la Bourse.

**RÉBUS**



**EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS**

L'abus et des pommades et des huiles sur la peau la ride et l'amoluit.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.